LA

PLACE ROYALE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH.

I

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

LA

PLACE ROYALE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

I

PARIS

L. DE POTTER, ÉDITEUR

32, RUE SAINT-JACQUES

LA PLACE ROYALE

CHAPITRE PREMIER.

—

LA BÉQUILLE D'ASMODÉE.

I

La béquille d'Asmodée.

A la même heure, le même jour, le comte de Bussy d'Amboise, malade et couché dans son grand lit à baldaquin, maudissait sa destinée.

Il s'était séparé violemment de la com-

tesse d'Alais, qui lui refusait sa main, et il en éprouvait une telle douleur que la fièvre ne le quittait pas.

— Oh! se disait-il, elle m'accuse d'infidélité, elle prend prétexte de Manon pour rester libre et pour changer à son tour. Le petit comte des Chapelles, avec son visage et ses mains de femme, lui fait rejeter un amour de six ans. — Eh! bien, je l'oublierai, je lui montrerai que mes chaînes sont faciles à rompre, je disputerai Manon à tous ceux qui l'entourent, je me battrai pour elle, et mon ingrate apprendra ce que peuvent le dépit et la volonté. Non, je n'en veux pas mourir, je veux secouer cette torpeur qui me

cloue sur ce lit, sans qu'elle ait daigné même s'informer de moi. Demain, ce soir même je me lèverai.

Son écuyer, comme s'il eût pu lire dans sa pensée, entr'ouvrit la porte, et demanda si M. le marquis de Beuvron pouvait entrer.

— Je le crois bien et qu'il soit béni s'il m'apporte quelque joyeuse partie.

— La plus joyeuse partie du monde, répondit le marquis, Boutteville est à Paris.

— Et des Chapelles aussi ?

— Sans doute.

— A quand le duel ?

— A ce soir peut-être, à demain sûrement. Mais vous êtes malade, Monsieur, votre visage est défait, vous ne pouvez venir en cet état. Retirez votre parole, il me reste le temps de chercher un autre second.

— Non, non, Monsieur, je veux me battre, quand j'aurais la mort entre les dents (1).

— Je ne puis vous en détourner alors et je compte sur vous à minuit.

(1) Paroles historiques de Bussy d'Amboise.

— A minuit je me trouverai à votre maison, et je ne vous ferai pas défaut, n'ayez peur.

Le marquis sortit après quelques compliments et Bussy d'Amboise, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, se laissa tomber sur ses oreillers.

— Pourvu que je ne manque pas de force, pensa-t-il.

La porte se rouvrit de nouveau, mais doucement cette fois, et, à la pâle lueur de la lampe, le jeune homme crut voir un fantôme léger s'avancer vers lui.

Il se releva sur son séant, avec peine, fasciné par cette apparition étrange et resta les yeux fixés sur elle.

— Bussy, dit une douce voix, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Vous ici, Madame! s'écria-t-il, au comble de la surprise.

— Oui, moi, qui touchée de vos souffrances, vaincue par les miennes, viens près de vous sans crainte, comme à mon Seigneur, en vous tendant la main, je vous dis : m'accepterez-vous pour femme ?

— Mon Dieu ! murmura le jeune homme, si c'est un rêve que je ne me réveille pas !

Et il s'évanouit.

La comtesse employa tous les flacons, toutes les essences, sans chercher personne, et appelant son amant des noms les plus tendres, lui prodiguant ses caresses et ses baisers, elle le rappela à lui, il ouvrit les yeux.

— Est-ce bien vrai? dit-il.

— A vous pour la vie, mon ange, à vous

sans restriction et sans regrets. Votre femme vous attend.

En parlant ainsi elle se pencha sur le lit, et soit que, par ce mouvement, elle ait blessé le serpent caché comme à l'ordinaire dans sa robe, soit pour toute autre raison, le reptile avança sa tête et la mordit au sein. Elle jeta un cri et devint pâle comme la mort.

— Oh! Bussy! dit-elle, nous sommes perdus.

— Perdus, ma bien-aimée, perdus et pourquoi?

— Je le savais, moi, et voilà pourquoi

je vous refusais. Voyez, Amadsis m'a mordue, il ne veut pas que nous nous unissions, il ne veut pas qu'un autre soit mon mari.

Bussy se jeta sur la blessure et ne vit qu'une rougeur triangulaire, de laquelle sortait une goutte de sang.

— Oh! cet affreux reptile! je le tuerai, je veux le tuer à l'instant.

— Gardez-vous-en bien! et laissez-moi plutôt retourner chez moi. Il faut appeler un médecin, car j'ignore si le venin de mon serpent est dangereux. Et je ne veux pas mourir, ajouta-t-elle, en se jetant dans ses bras.

— Mourir toi! mon adorée, mourir! Le ciel ne serait pas juste. Non, non, nous vivrons l'un pour l'autre, nous avons devant nous un long avenir. Ah! mon Dieu! s'écria-t-il en se frappant le front, j'avais oublié!

— Qu'avez-vous donc? demanda la comtesse, en s'efforçant de sourire bien qu'elle souffrît déjà beaucoup.

— Rien... rien... je vous assure. Mais vous avez raison, il faut retourner chez vous, chercher du secours, vous soigner. Ce ne sera rien, j'en suis sûr, le repos seul est nécessaire. Et puis, je ne me sens pas bien, ma fièvre aug-

mente, la surprise, la joie... vous me comprenez.

— Mon ami, reprit la comtesse, vous allez dormir, reprendre des forces, vous viendrez demain, n'est-ce pas? de très bonne heure, vous viendrez me voir, je le veux, je l'exige. Oh! j'ai si grand peur, ce présage, mes craintes si vîte justifiées... jusqu'à notre mariage vous ne me quitterez plus. Il vous arriverait malheur, voyez-vous, si je ne veillais pas sur vous sans cesse.

— Non, non, je ne vous quitterai plus.

— Et vous allez vous soigner, vous guérir, vous allez être heureux. Je le serai tant, moi! vous voir sans cesse, vous aimer tout haut!

— Et vous m'aimerez toujours?

— Toujours, toujours, mon Bussy; toute la vie!

Après mille protestations, mille serments échangés, mille assurances répétées, ils se séparèrent enfin. La comtesse un peu étourdie, comme si le sommeil l'eût accablée, Bussy presque mourant de faiblesse et de douleur. Pourtant il ne voulait point manquer au rendez-vous et il

se leva, se fit habiller, après avoir avalé un puissant cordial, puis il se fit conduire chez le marquis de Beuvron.

Usant du privilége emprunté par le titre de ce chapitre, nous ouvrirons une autre maison pour y voir une autre scène.

Des Chapelles, aux pieds de la vicomtesse, lui parlant des douleurs de l'absence et des espérances qui les attendaient, puisant dans ces regards si tendres la force nécessaire pour quitter sa maîtresse, et l'instant d'après se sentant attaché par ces mêmes regards comme par une chaîne indissoluble.

— Vous êtes un fou, mon ami, lui disait-elle, vous jouez votre vie contre un bonheur. Je sais que l'enjeu en vaut la peine, mais il fallait attendre.

— Madeleine, j'ai tant souffert !

— Et moi, croyez-vous que je ne souffrais pas ?

Vos fêtes, vos succès vous occupaient au moins, moi je n'avais que mes larmes. Mais vous êtes ici maintenant. Avec de la prudence j'espère que nous vous sauverons. Vous n'avez tué personne, vous! et c'est là ce que le roi ne peut justement pardonner. Vous vous cacherez, n'est-ce pas.

— Oui, répondit François embarrassé.

— Bien! nous travaillerons en votre nom. On vous exilera peut-être en province, cela vous semblera-t-il bien dur.

— Irai-je seul.

— Pouvez-vous douter que mon pauvre château ne vous attende et que mon amour ne vous accompagne? Non, plus de séparation, elle fait trop de mal.

— Jamais!

— Et vous ne vous battrez plus? Voyez

où vous a conduit cette funeste rage de duel! Songez à votre mère, à moi, qui mourrais de votre mort.

Il se tira d'embarras par un baiser et ne fit pas d'autre réponse.

— Oh! que c'est beau d'être jeune, de s'aimer et d'avoir l'avenir devant soi tout entier! Quelle confiance on puise en cette certitude!

— Hélas! pensa Des Chapelles, la pauvre femme ne sait pas que peut-être cet avenir n'a point de lendemain.

Continuons notre course, approchons-

nous de ce palais sombre où veille une sentinelle et qu'aucune lumière n'éclaire plus, entrons dans cette chambre retirée et écoutons la conversation des deux personnages qui l'occupent. L'un couvert d'un manteau brun, sous lequel se devine un élégant pourpoint, jeune encore, à la physionomie sérieuse et dissimulée.

L'autre, une femme, cachée dans une robe de religieuse, avec un voilé baissé sur le visage, comme si elle eût voulu se déguiser même pour son complice.

— Vous l'exigez donc, madame, il vous faut cette personne.....

— Monseigneur, je vous sers avec zèle, vous le savez, je ne vous ai jamais demandé ni de l'or ni des honneurs, je n'en veux pas, mais je veux la vie de cet homme, je la veux comme vous voulez celle du maréchal de Montmorency; je vous livrerai celle-ci, donnez-moi celle-là; nous serons quittes.

— Soit. Mais d'où vient cette haine? Vous ne refuserez pas de me l'apprendre.

— Je n'en dois compte à personne, pas même à vous. J'ai deux passions à satisfaire, tel a été le but de ma vie; ces hommes se sont jetés à travers ces passions, ils en pouvaient compromettre le succès,

je les brise, voilà tout, n'en demandez pas davantage. Seulement, jurez-le, ni prières, ni larmes, ni sollicitations ne vous toucheront.

— Je ne m'arrête guère à ces sortes de choses, répondit l'homme en souriant.

— On me les livrera aussitôt après leur duel?

— Aussitôt qu'on aura pu les prendre; ce ne sont pas de petits compagnons!

— Et ils mourront tous les deux?...

— Je vous l'ai promis. Mais vous me

fournirez les preuves nécessaires contre le maréchal ?

— Je vous l'ai promis. Ainsi ces insensés qui sont revenus eux-mêmes au-devant de leur destin le subiront bientôt ?

— Vous connaissez depuis longtemps mes idées et mes desseins, vous savez que cette noblesse orgueilleuse et indomptable, cette noblesse qui se place comme un rempart entre le souverain et moi doit être humiliée et décimée, si cela m'est possible. Je ne souffrirai pas un favori, je n'en veux pas, et toutes ces têtes futiles et frisées si enthousiasmées de leur puissance, disparaîtront l'une après l'autre. Au som-

met le roi... et moi, au-dessous le peuple, rien entre nous. Obéissance passive de la part de tous, et en cela vos *protégés* n'avaient pas besoin de m'être recommandés si vivement, leur conduite me suffit, soyez donc tranquille et reposez-vous sur moi. Il est temps de nous séparer, je suis attendu. Les ordres sont donnés, le jour de demain éclairera votre vengeance et la mienne.

Et prenant la petite lanterne placée sur une table, il guida silencieusement sa compagne dans les détours sombres du vieux Louvre, jusqu'à une porte dérobée où une chaise l'attendait.

CHAPITRE DEUXIÈME.

—

LA PLACE ROYALE.

II

La place Royale.

Minuit sonnait au moment où le comte de Boutteville et le marquis de Beuvron se rencontrèrent à la place Royale, au rendez-vous indiqué. Ils se saluèrent courtoisement, la lune les éclairait et donnait

à cette entrevue une grande solennité.

— Je suis heureux de vous retrouver, Monsieur, dit le comte.

— Moi aussi, Monsieur, ce n'est pas la peine.

— La faute n'en est pas à moi, vous le savez; mais ne perdez point de temps. A quand la partie ?

— Il me semble que nous ne pourrions choisir un moment plus opportun. Vous plaît-il tout de suite ?

— Non, Monsieur, non, je prétends

que le soleil éclaire toutes nos actions ; d'ailleurs j'ai deux amis, qui veulent en être, si je ne leur donne pas cette satisfaction, il faudrait encore que je m'égorgeasse avec eux. Demain, à deux heures, ne manquez pas de vous présenter ici avec vos deux seconds.

— Soit, Monsieur, la témérité même de cette action me plaît et je l'accepte, vous pouvez compter sur moi et mes seconds.

— Un mot encore, Monsieur. Dites-moi, je vous en prie, la raison de notre combat ?

— La raison est qu'un de nous ne peut

rester sur la terre en même temps que l'autre et qu'il en doit disparaître.

— Ma foi ! je vous assure que vous eussiez pu y demeurer cent ans sans que cela me gêne le moins du monde, je n'en sais donc pas davantage, car je ne vous ai pas offensé. Voulez-vous accepter une dernière condition ? Comme nous pourrions être dérangés si le lieu de notre rencontre était connu, nous allons nous engager, sur notre foi de gentilhommes, à ne le révéler à personne, ni homme, ni femme, fût-ce notre maîtresse ou notre ami le plus intime, hors nos seconds, de qui nous exigeront le même serment.

— Vous avez raison, monsieur, pour plus de sûreté même indiquons un autre endroit, fort éloigné d'ici, on nous y cherchera, et pendant ce temps nous achèverons en paix notre besogne.

— C'est convenu, monsieur, je suis votre serviteur.

— Et moi, monsieur, je suis le vôtre.

Le lendemain matin, Bussy d'Amboise, fidèle à sa promesse, se présenta chez la comtesse d'Alais, ses femmes lui dirent qu'elle avait passé une nuit fort pénible, que le médecin, consulté sur la morsure

du serpent, ordonnait les émollients indiqués en pareil cas, et surtout le repos le plus absolu. La comtesse dormait et il leur était souverainement défendu de la réveiller.

Le marquis se sentit soulagé d'un grand poids, la présence de sa maîtresse en cet instant, lui eût été trop pénible, lorsqu'il allait la perdre pour jamais peut-être; sa faiblesse lui faisant craindre une funeste issue de son combat prochain. Il se rendit chez Beuvron pour y attendre l'heure, et tous les deux se préparèrent à faire bonne contenance.

Des Chapelles s'imposa la loi de ne

point revoir la vicomtesse. Il lui écrivit et chargea madame de Boutteville de ce message, en cas de malheur.

— Soyez tranquille, mon cousin, répondit la noble femme, je la consolerai par mes larmes.

Au coup de deux heures, un beau soleil éclairant la place, et cet acte inouï de rébellion et de courage, les six champions et leur suite se présentèrent, chaque troupe d'un côté opposé. La foule se rassembla à ce spectacle inusité et les fenêtres se remplirent de curieux. Ils se saluèrent, en ôtant leurs feutres empanachés, et le combat commença aussitôt.

Les champions étaient, d'une part : les comtes de Boutteville, des Chapelles et de La Berthe, et de l'autre les marquis de Beuvron et de Bussy d'Amboise, et l'écuyer de Beuvron.

Ils se battirent en chemise, avec l'épée et le poignard.

La Berthe et l'écuyer de Beuvron se portèrent quelques coups et La Berthe fut blessé; l'écuyer alors se précipita entre son maître et Boutteville, qui y allait de manière à l'exterminer. Ils jetèrent leur épée, se saisirent au collet et levèrent leur poignard l'un sur l'autre.

— Messeigneurs, répétait l'écuyer, *votre combat est gaillard*, restez-en là, je vous en conjure.

En ce moment un grand cri retentit et Bussy d'Amboise tomba, frappé par des Chapelles d'un coup mortel. Cette mort suspendit un instant le combat, Boutteville et Beuvron allaient le reprendre, lorsque le cri : Les archers ! les archers ! retentit dans la foule. Des chevaux attendaient; M. de Montmorency et des Chapelles, jetèrent vivement un rendez-vous en Lorraine au marquis de Beuvron et s'élancèrent au galop vers le logis de La Berthe où on l'avait déjà rapporté. Ils le virent panser et ne le quittèrent qu'après

s'être assurés qu'il n'en mourrait point. Ils perdirent ainsi un temps précieux et ne purent arriver que fort tard à Meaux, où ils prirent la poste.

Mais la fatigue dont ils étaient accablés les força de s'arrêter quelques heures à Vitry-le-Brûlé pour y dormir. Ils se couchèrent dans un même lit, selon l'usage du temps.

— Mon pauvre François, dit le comte, tu es bien malheureux, n'est-ce pas? Tu comprends maintenant ce que j'éprouve en me rappelant mes deux amis, tués de ma main. Dieu veuille encore que nous nous échappions, car ma pauvre Elisabeth, et

ta mère, et cette jolie vicomtesse en mourraient de chagrin. J'ai écrit à l'évêque de Nantes, notre parent, afin qu'il ne les quitte guère. Le bon Dieu puisse-t-il les protéger et nous aussi.

Mais cette prière ne devait pas être exaucée. Pendant leur sommeil, pendant que Combes, Didier et leurs gens se tenaient dans l'antichambre, l'épée hors du fourreau et prêts à les défendre, un postillon qui les avait conduits causait sur la porte avec deux gentilshommes arrivés à l'instant même. Bavard comme tous ceux de son état, il ne manqua pas de leur dire qui il avait amenés.

Les deux gentilshommes se regardèrent

d'un air d'intelligence et partirent aussitôt. Il se trouva malheureusement que c'étaient des envoyés de la présidente de Mesmer, mère de Bussy d'Amboise, députés en Champagne, pour des intérêts de famille, et ils allèrent avertir le prévôt de la maréchaussée de leur découverte.

— Arrêtons-les sur l'heure, pour éviter qu'ils ne s'échappent et prenez beaucoup de monde, car ils sont vaillants et ont une grosse suite, et pourraient faire résistance.

Le conseil était bon, Combes, Didier et les autres n'y manquèrent pas; mais M. de Boutteville entendant le bruit, se leva et alla voir ce qui se passait.

— Je vous arrête au nom du roi, mes seigneurs, dit le prévôt, rendez-moi vos armes et ordonnez à vos gens de rentrer dans l'obéissance.

— Vous nous prenez pour d'autres, dit le comte des Chapelles, accouru par derrière, nous sommes des gens de qualité passant notre chemin.

— Petit, interrompit Boutteville, en lui mettant la main sur l'épaule, il ne faut pas tant faire le doucet, nous en serons quittes pour le cou. Didier, Combes, livrez nos armes, les vôtres et soumettez-vous.

On les emmena sur-le-champ à Vitry-

le-Français et on les enferma dans une même chambre où ils restèrent jusqu'au 30 mai, c'est à dire dix-huit ou vingt jours. Les communications avec leurs amis ne leur furent point interdites. L'inquiétude et la consternation régnaient dans les deux familles, la comtesse des Chapelles tomba dangereusement malade en Bretagne, madame de Montmorency faillit mourir de désespoir et madame de Lancey pleurait sans contrainte, se souciant peu de se compromettre. Monsieur, Gaston, frère de Louis XIII, ne se cacha pas de son chagrin. Il déclara tout haut qu'il ferait enlever Boutteville et des Chapelles, tant et si bien que le roi les fit chercher par la plus grande partie des troupes de sa mai-

son, sous les ordres du marquis de Gordes, capitaine des gardes-du-corps. On prit la précaution de n'arriver à Paris que de nuit, les deux comtes furent enfermés à la Bastille, et le Parlement eut ordre de travailler sur-le-champ à leur procès.

On leur permit de voir la comtesse de Boutteville; madame de Lancey ne put obtenir le même bonheur. La malheureuse femme faillit mourir de désespoir à l'aspect de son mari. Elle aurait attendri un marbre, et le comte en ressentit une émotion bien vive.

— Consolez-vous, mon amie, lui disait-il, je mourrai en gentilhomme, et d'ailleurs je ne vous méritais pas. J'ai troublé et

tourmenté votre vie. Pourtant, croyez-le bien, je vous aime plus que toutes choses au monde.

— Ne parlez pas ainsi, Henri, ne dites pas que vous avez troublé ma vie, vous à qui je dois tout mon bonheur. Je parlerai au roi, je me jetterai à ses pieds, il m'écoutera, il m'accordera votre grâce. La reine, les princes, notre cousin le maréchal, se joindront à moi, vous nous serez rendu. Et tenez, voici une lettre, apportée hier mystérieusement à notre hôtel, avec l'instante prière de vous la remettre à vous-même. On n'a pas osé me fouiller en entrant ici. Lisez-la, c'est peut-être un avis important.

Le comte ouvrit le billet, il contenait ces mots :

« — Tenez-vous sur vos gardes, obser-
» vez tout, ne dites pas un mot à per-
» sonne, car votre perte est jurée. Ne per-
» dez pourtant pas courage, des amis
» veillent pour vous et vous sauveront
» tous les deux. Vous reconnaîtrez la main
» qui trace ces lignes. Elle a beaucoup à
» faire oublier, mais l'avenir vous prou-
» vera combien son dévoûment et sa re-
» connaissance étaient sincères. »

— Ce billet n'est point signé, dit la comtesse, en connaissez-vous l'auteur ?

— Oui, répliqua le comte en rougissant, il était pour des Chapelles; c'est une ancienne liaison, la pauvre Manon, une bonne fille, malgré tout.

La comtesse se tut, elle se rappela l'aventure du portrait, et sut à quoi s'en tenir sur la vérité de cette réponse.

— Vous le voyez, mon ami, reprit-elle après un moment de silence, vos amis veillent, prenez donc confiance en Dieu et en eux. On va vous interroger tout à l'heure; messieurs Deslandes et Boucher, conseillers de la grand'chambre, sont préposés à cet office. Que leur direz-vous?

— La vérité, mon amie. Pourquoi la

cacherai-je? Ce serait mentir inutilement.

— Et moi je proteste d'avance contre toute leur procédure, et je ne reconnais pas aux robins le droit de s'entremettre dans des affaires d'honneur, entre gentilshommes.

— Tais-toi, cousin, tu prends une mauvaise route. Ma chère amie, envoyez-nous M. de Caspian, le saint évêque de Nantes, il nous aidera à supporter cette épreuve et François en a besoin, c'est concevable, il est si jeune.

Un des gardes de la Bastille annonça les conseillers et pria la comtesse de se retirer.

— A demain, dit Boutteville, et d'ici là bon courage, mon amie.

Elle se jeta dans ses bras en sanglotant, il fallut l'en arracher, presque mourante. Les juges entrèrent, saluèrent les prisonniers et commencèrent à les interroger séparément. Boutteville déploya un courage et une fierté dignes du nom qu'il portait. Il avoua tous ses combats, sans gloriole, mais sans honte. Il montra un repentir noble et véritable et finit par ajouter :

— Le roi est maître de ma vie, mais mon honneur est sauf.

Des Chapelles, intèrrogé à son tour,

répondit qu'il ne savait ce qu'on voulait lui dire. Prenant de haut l'insouciance et la vanité de la jeunesse, il persiffla les conseillers.

— Me battre, moi! messieurs, mais pas plus que vous, et certes vous n'en avez pas envie. Pourquoi diable me parlez-vous de cela? c'est comme si je me mêlais de vos affaires de chicane. Je ne sais même pas où est la place Royale, et quant au marquis de Bussy d'Amboise, je n'en ai jamais entendu parler.

— Monsieur, répliqua Deslandes, vous l'avez pourtant vu, et moi aussi, chez une respectable dame que la mort a frappé ce

matin. Madame la comtesse d'Alais a succombé à ses souffrances et à sa douleur.

— Mon Dieu! s'écria le jeune homme en pâlissant, se peut-il! Madame d'Alais est morte! ce maudit serpent était donc venimeux?

— Le venin et la douleur l'ont tuée, je vous le répète, monsieur, et tout ceci est votre ouvrage.

» Plusieurs témoins déposent contre vous. »

— Oh! je sais ce que c'est, des gens à qui mes laquais ont donné des coups de bâton.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Oui, messieurs.

— Vous répondrez peut-être autrement devant Messieurs, et je le souhaite dans l'intérêt de votre défense.

Dès qu'il purent se réunir, François apprit à son cousin la mort de la pauvre comtesse, tous les deux en restèrent frappés.

— Elle avait raison de refuser le mariage, ajouta le comte, cette vilaine bête était décidément l'âme de Budos. Cela

ne m'étonne pas, je lui ai toujours trouvé la physionomie méchante. Pauvre comtesse! elle nous précède de peu de temps, cousin, et comment nous recevra-t-elle là-haut!

Le lendemain la comtesse revint, accompagnée de l'évêque de Nantes. Ce saint prélat aborda gravement les prisonniers.

— J'ai obtenu l'autorisation de les voir aussi souvent que je le désirerais, madame, dit-il à Elisabeth, nous avons beaucoup à causer, aujourd'hui surtout. L'interrogatoire d'hier n'a pas été satisfaisant, je crois que mes conseils serviront à ces

messieurs pour la grande séance du Parlement qui se prépare.

— Ne puis-je donc assister à cette entrevue, monsieur, demanda la comtesse?

— Vous le pouvez sans doute, madame je crois pourtant que M. le comte en recevrait de la distraction et ce que j'ai à lui communiquer est très sérieux.

— J'attendrai donc chez le gouverneur, puisque vous le désirez, monsieur, mais songez que j'attends, et ayez pitié de moi.

Dès que la comtesse fut partie M. de

Boutteville retourna vers l'évêque et lui dit.

— Parlez maintenant, monseigneur, nous sommes des hommes et nous pouvons tout entendre. Notre sort est décidé.

— Je le crains, monsieur, peut-être reste-t-il un moyen de vous y soustraire. Voici des plumes, de l'encre et du papier, écrivez à Son Eminence, faites ployer votre orgueil sans renoncer à votre dignité et il est probable que cette démarche de votre part l'attendrira. Ce soir, Monsieur, M. le prince de Condé, le cardinal de la Valette, les ducs d'Angoulême et de Ventadour, toute votre parenté enfin, se rend à Saint-

Germain, où la reine a promis de les seconder. Certes j'ai blâmé les duels ; le premier parmi les évêques, j'en ai invoqué la répression, mais je n'ai jamais demandé le supplice de personne, et je crois qu'on doit se contenter de l'exil.

— Nous n'obtiendrons rien, monsieur, néanmoins je ne veux point avoir de reproche à me faire, nous allons écrire. N'est-ce pas, François ?

— Mon cousin, la mort de madame d'Alais m'a accablé. Cette jeune femme si belle ! si fraîche, si gaie, il me semble que je suis son assassin.

— Hélas! monsieur le comte, la jeunesse et la beauté, la gaîté et le bonheur ne désarment pas la mort. Ce matin même une fille fort connue dans le monde est morte presque subitement et d'une manière inexplicable; le voisinage parle de poison, l'autorité a décidé qu'on ne ferait point d'enquête et qu'il n'y avait lieu à suivre. La pauvre créature est décédée en état de péché; je le crains bien, car sa maison touche à la mienne et on y a fait la débauche toute la nuit.

— Comment nommez-vous cette personne, monsieur?

— Manon Perchin, m'a-t-on dit.

Le comte jeta un cri horrible et resta la tête dans ses mains, immobile, pendant quelques minutes.

— Elle aussi, mon Dieu! murmura-t-il. C'est donc une fatalité, une malédiction autour de moi. Et ce billet qu'elle a écrit. .

— C'est là ce qui l'a tuée, mon cousin, son crime était son intérêt pour nous, nous sommes condamnés d'avance, et ceux qui cherchent à nous secourir le sont comme nous.

— Dieu vous envoie ces leçons pour vous apprendre à mourir, messieurs; c'est une marque de sa bonté. Il a encore rap-

pelé à lui le baron de Chantal, tué d'une arquebusade au siége de La Rochelle.

— Monseigneur, dit François, pâle comme la mort, n'avez-vous rien de plus à nous apprendre. Ma mère..... nos autres amis.....

— Je ne sais rien de plus, monsieur, je vous le jure, et il me semble que c'est bien assez.

Les deux prisonniers restèrent anéantis sous les coups douloureux dont la destinée les frappait.

— Nous aurons moins de peine à mou-

rir, petit, dit enfin Boutteville, ce sont des regrets de moins à emporter.

— Mon cousin, vous ne mourrez pas, ils se contenteront de ma tête, je sais bien ce que j'ai à leur dire.

— Enfant ! reprit le comte, en souriant à demi, je suis l'arbre et tu es l'arbrisseau, la foudre me frappera avant toi. Faisons ces lettres, la comtesse attend.

— Je les remettrai moi-même ce soir, messieurs, j'y joindrai tout ce que mon intelligence, mon cœur et mon caractère sacré m'inspireront de plus convainquant, et

demain matin je vous rendrai compte de cette entrevue, avant votre départ pour le Parlement. D'ici là, pensez à vos consciences, préparez-vous à tout, jetez-vous dans les bras de Dieu, qui pardonne et qui soutient. Ne songez aux désastres qui vous frappent, à ces leçons puissantes que le ciel vous envoie, que pour vous aider à les supporter. A demain, et prions les uns et les autres.

Le saint prélat sortit, et la comtesse revint. Elle trouva les deux amis si pâles, si tristes, si attérés qu'elle s'exagéra le mal.

— Vous êtes condamnés! s'écria-t-elle.

— Mon amie, nous ne serions pas si abattus. Nous avons appris de fâcheuses nouvelles. La mort a frappé tout autour de nous, en attendant qu'elle nous atteigne peut-être. Chantal, la comtesse d'Alais, la pauvre Manon ....

— Hélas! dit la comtesse, je savais tout cela et je vous l'aurais caché, mais le saint évêque a été plus inexorable que moi. Mon ami, regardez-moi, je vous reste; mon cousin, voici une lettre qui vous prouvera que vous n'êtes point délaissé non plus.

François prit la lettre de Madelaine et

alla la lire dans sa chambre. Les deux époux restèrent seuls.

— Vous êtes un ange, Elisabeth, un ange que je ne méritais pas, et maintenant ma folie va vous frapper à l'endroit le plus sensible de votre cœur. Pardonnez-moi cette douleur et les autres, réconciliez-moi avec mon âme, presque courbée sous les attaques successives qu'elle vient de subir. Donnez-moi de votre courage, ayez-en pour moi. Demain, que ferez-vous? Irez-vous au Parlement?

— Je n'en aurais pas la force. J'attendrai chez moi ou ici, si l'on me le permet. Je veux vous quitter le moins possible.

M. le maréchal a écrit au roi, voici la copie de sa lettre, écoutez ce que dit notre noble cousin :

« — Sire, si j'eusse osé sans la per-
» mission de Votre Majesté, sortir de cette
» province, je me fusse allé jeter à ses
» pieds et demander grâce pour mon cou-
» sin de Boutteville, avec autant d'ins-
» tance, d'humilité et de respect que la
» nature et le sang m'obligeaient à lui prê-
» ter cette assistance. Et comme je n'eusse
» pas cédé cet office à personne, j'eusse
» cru aussi trouver dans votre bonté et
» clémence, autant d'appui que tout autre,
» pour le rendre favorable à celui que
» j'avoue m'avoir trop souvent abusé.

» Mais, sire, c'est le malheur du siècle, la
» maladie de ceux de son âge et de son
» humeur, qui le rend sans doute plus re-
» cevable, qu'aucun dessein de déplaire
» à Votre Majesté, puis qu'il porte un nom
» auquel la fidélité et l'obéissance sont in-
» variablement attachées. Je crois pou-
» voir le dire sans mentir, et avoir quel-
» que droit de demander à Votre Majesté,
» avec toutes les soumissions que je dois,
» la vie de ce malheureux, en récompense
» de plusieurs de ses prédécesseurs et des
» miens, qui l'ont si glorieusement perdue
» pour le service des rois et pour le bien
» de votre couronne. Et si ceux que j'ai
» tâché de rendre à Votre Majesté, peuvent
» mériter quelque considération, j'ose lui

» en renouveler le souvenir, pour écarter
» celui de sa justice et approcher celui de
» sa miséricorde... Je me rends volontiers
» caution de son obéissance à l'avenir, et
» comme il a des parties qui pourront le
» rendre utile à votre service, je crois fer-
» mement que la reconnaissance qu'il té-
» moignera par toutes ses actions, donne-
» ra sujet à Votre Majesté de ne pas se re-
» pentir d'avoir donné la vie à celui qui
» porte le nom de Montmorency. » (1)

— Mon noble cousin! dit le comte, après cette lecture. On refusera, poursuivit-il en branlant la tête, c'est un parti pris.

(1) Lettre authentique du maréchal duc de Montmorency.

Hélas ! il parlait comme s'il eût connu la réponse que voici :

« — Mon cousin, je m'assure que vous
» ne douterez pas que je n'aime et ché-
» risse votre personne, et ne considère
» votre maison comme celle qui, entre les
» plus anciennes et les plus illustres de
» mon royaume, doit avoir acquis près de
» moi une particulière recommandation
» pour son rang, pour son alliance, et
» pour tous les grands services que cet
» état a reçu de tous vos prédécesseurs,
» de ceux de votre nom et de vous-même.
» Je veux croire aussi que vous ne doutez
» point que je ne prise et fasse estime des
» hommes de courage, et que leur conser-

» vation ne me soit aussi chère que toute
» autre chose qui soit en ma puissance.
» Ces considérations vous doivent donc
» faire juger du déplaisir que j'ai eu de la
» faute de *feu* Montmorency-Boutteville,
» et combien jaurais désiré pouvoir don-
» ner aux prières qui ont été employées
» en sa faveur, et aux vôtres, la grâce qui
» m'avait été demandée. Personne ainsi
» ne peut mieux savoir que moi, et avec
» quelle patience j'avais toléré et par-
» donné tant d'actions commises par lui
» contre les lois de cet état; mais enfin
» Dieu voulut que lui-même se mit entre
» les mains de la justice. Il est vrai que
» j'ai été contraint de surmonter mes
» propres sentiments et l'inclination que

» j'avais, comme j'aurai toujours, d'avoir
» égard à ce qui vous touche, pour ne
» point attirer le juste courroux de Dieu
» sur ma tête, en voulant sauver celle d'un
» particulier, violant les serments si
» exprès que j'ai faits en sa présence sur
» le fait des duels, et pour ne point en-
» courir envers le monde le blâme d'être
» responsable de l'infraction de mes édits,
» et du mépris de mon autorité, en ce qui
» me touche le plus à cœur de la part de
» la noblesse, de qui le sang et la vie ne
» m'est pas moins chère que la mienne....
» Tous ces désordres parvenus à leur
» extrémité, faute de punitions, m'ont
» forcé de laisser agir la justice, en quoi
» Dieu sait combien mon esprit a été agité

» et combattu, et si mon déplaisir a été
» moindre que celui que vous avez pu
» ressentir de l'issue de ce procès. Ce que
» j'ai bien voulu vous faire entendre par
» le sieur de la Saludie, que j'envoie
» exprès vers vous à ce sujet, afin de vous
» témoigner la considération dont j'espère
» que vous continuerez à vous rendre digne
» par vos belles actions. Sur ce, je prie
» Dieu, mon cousin, de vous avoir en sa
» sainte et digne garde. » (1)

Au moment où le roi écrivait ces lignes le jugement n'était pas prononcé, et cependant il disait *feu* Montmorency-Boutteville.

(1) Lettre authentique de Louis XIII.

Le noble maréchal, hélas! devait aussi, l'année suivante, voir tomber sa tête sous la même hache!

La nuit des prisonniers fut agitée et cruelle. Des Chapelles surtout, plus jeune et plus impressionnable, croyait voir autour de lui les spectres évoqués par son imagination. Madelaine lui apparaissait au milieu d'eux, plus pâle et plus défaite que ces hôtes de la tombe, tendant les bras vers lui en souriant :

— Oh! mon Dieu! ne le reverrai-je plus!

— Je ne veux pas m'abandonner à

cette douleur, répétait le jeune homme, éveillé par ses larmes, il me faut faire bonne contenance, aujourd'hui devant mes juges, et si je pense ainsi à elle, je n'en aurai pas la force. J'ai mon cousin à sauver, je dois songer à ce but si cher et si sacré, je dois oublier ma mère et ma fiancée, qui sera bientôt ma veuve.

Boutteville ne fut pas moins agité. Lorsqu'ils se rejoignirent chacun d'eux remarqua les traces de la nuit.

— Tu as souffert, petit ?

— Et vous aussi, mon cousin, mais voici le moment d'être digne de nos an-

cêtres. Nous allons nous rendre au Parlement.

— L'évêque ne vient pas : il craint de nous troubler par de mauvaises nouvelles. Je ne serai surpris de rien, je m'attends à tout. Mais Dieu garde ma pauvre Elisabeth et ses enfants !

Ils espérèrent en vain leur confesseur, il ne parut point.

— Nous le trouverons au palais, voici l'heure, et les gardes traversent la cour pour nous venir chercher. Embrasse-moi, François, et montrons-leur ce que nous sommes.

Ils restèrent longtemps unis dans une douloureuse étreinte, pourtant lorsque le greffier du Parlement se présenta et les invita à le suivre, toute trace d'émotion avait disparu. On les conduisit à la Conciergerie et de là à la grande chambre de la Tournelle. Sur les degrés ils trouvèrent la princesse de Condé, qui cria au comte :

— Mon cousin, le roi est clément, ayez confiance en sa bonté.

Boutteville lui fit une profonde révérence, sans rien répondre. Puis il entra le premier dans la salle, se plaça sur la sellette, salua ses juges et ne répondit

que par oui et par non aux questions qui lui furent adressées.

Au moment où l'arrêt allait être prononcé, des Chapelles se leva et demanda la permission de parler, elle lui fut accordée, jetant alors sur son cousin un regard d'ineffable tendresse, il dit :

« — Messieurs, puisque vous m'avez fait la faveur de vous assembler à mon sujet, et que mes fautes m'ont amené en votre présence, j'ai à vous supplier de deux choses : L'une que vous fassiez une action de justice en ma personne, et une de clémence en celle de mon cousin. Moi seul ayant contrevenu aux édits du prince, c'est la raison que j'en subirai la peine

par la mort. Mais pour mon cousin, qui n'a point manqué selon les lois du duel, ce sera une action de miséricorde et un bien que vous ferez au public de sauver sa vie. Il n'est pas que vous ne reconnaissiez sa générosité, tout le monde la connaît. Mais je puis donner ce témoignage aussi particulièrement que j'ai l'honneur de le connaître, qu'il a plus de mérite que le public ne lui en donne, outre que la considération de sa maison, les services que ses ancêtres ont rendu au royaume, doivent assez vous faire pencher du côté la miséricorde. Il semble que sauvant en sa personne un excellent capitaine, un généreux courage, vous contribuerez au bien public.

Sans doute que sa perte serait sensible à la postérité, et cette passion du duel s'amortissant avec l'âge, on pourra se servir en toutes les occasions d'un homme comme lui, qui n'á pas d'autre objet que la gloire de son prince. Pour moi, j'attends vos jugements avec autant de justice que l'action que j'ai faite en demande. Je ne prétends pas m'excuser, mais seulement vous rappeler humblement de considérer le mérite, la maison et l'action de mon cousin de Boutteville (1).

Des larmes tombaient de tous les yeux à ces touchantes paroles, le comte de

(1) Discours original du comte des Chapelles. Pièces du procès.

Boutteville avait essayé plusieurs fois d'interrompre le jeune homme, il lui imposait silence de la main. Lorsqu'il eut fini, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et, à ce moment, un sanglot si déchirant retentit dans l'auditoire, que chacun se retourna. On vit une jeune femme, vêtue de deuil, ses longs cheveux déroulés, à genoux sur la balustrade et tendant les bras vers François, c'était l'infortunée Madelaine. Il la reconnut et dès-lors il ne s'occupa plus que d'elle.

— Cousin, disait-il, à voix basse, elle en mourra lorsque les juges prononceront l'arrêt.

— Courage, mon ami, on nous regarde! répliqua le comte.

Les conseillers rentraient en effet, la contenance morne, l'air abattu, ils se couvrirent et prirent leurs siéges. Le président resta debout et prononça d'une voix émue la condamnation à mort des deux comtes.

— Mais, ajouta-t-il, nous confiant à la clémence de Sa Majesté, nous demandons que l'exécution soit sursise jusqu'à demain, afin de lui laisser le temps de faire grâce.

— Nous vous remercions, monsieur le président, répondit Boutteville, avec une

dignité et un calme parfaits, nous attendrons le bon plaisir du roi et la volonté de Dieu.

— Hélas! murmurait François, les yeux toujours fixés sur la vicomtesse, elle se meurt, je le savais bien, mais je ne la reverrai jamais, et elle emporte mon cœur avec elle.

On les conduisit à la Conciergerie. Ils trouvèrent dans leur chambre le saint évêque et la comtesse de Bouteville, agenouillée devant lui, en poussant des cris déchirants.

— Levez-vous, ma fille, lui dit-il, et don-

nez l'exemple du courage à celui qui va quitter cette terre, si telle est la volonté du roi. Epouse chrétienne, soyez forte et portez les yeux vers le Dieu qui peut vous le rendre et vous réunir. Qu'il s'appuie sur vous, qu'il trouve dans votre cœur les consolations dont il a besoin, et non pas le désespoir inutile d'une femme vulgaire. Songez au nom que vous portez tous les deux et restez en digne.

Elisabeth s'inclina en silence et s'avança vers le comte, elle le regarda un instant, et, tombant à genoux, les bras levés et les mains jointes, elle s'écria :

— Mon Dieu! prenez ma vie et rendez-

moi la sienne! Henri, laissez-moi mourir avec vous.

— Mon amie, répliqua Boutteville, en la relevant, n'abattez pas mon courage, ne troublez pas les derniers moments qui nous restent. Embrassez cet enfant sublime qui a voulu se sacrifier pour moi, et qui, si les juges l'eussent écouté, serait monté seul sur l'échafaud. Mes derniers regards tomberont sur lui, comme ma dernière pensée sera pour vous.

La comtesse se précipita dans les bras de François en sanglotant, elle resta un instant appuyée sur son sein, puis, faisant

un effort suprême, elle essuya ses larmes et se retourna vers son mari.

— Mon ami, dit-elle, je dois vous quitter, pour revenir plus tôt; le roi est au Louvre, nous allons nous y rendre, madame la duchesse de Montmorency et moi avec madame la princesse de Condé, madame d'Angoulême et madame de Ventadour. La reine le retiendra dans sa chambre, afin que nous puissions lui parler plus facilement. On nous fait espérer qu'il se laissera attendrir. Vous me reverrez après, d'ici là je vous laisse avec ce pieux évêque, qui vous parlera de Dieu. Priez pour qu'il touche le cœur du roi, lui qui les tient tous dans ses mains puissantes.

Elle se retira en faisant un signe d'adieu et comme une personne à bout de ses forces. On entendit, en effet, ses cris sur l'escalier et dans la cour, lorsqu'elle n'eut plus besoin de se contraindre. Didier, qui, ainsi que le vieux Combes, ne quittaient pas l'antichambre, frappa alors à la porte et demanda la permission d'entrer.

— Que me veux-tu, mon pauvre enfant? dit le comte, tes yeux sont rouges, tes lèvres gonflées, tu n'as pas cessé de pleurer, j'en suis sûr. Sois tranquille, ton sort est assuré, j'ai pourvu à ton avenir, je dois récompenser ton dévoûment. Tu resteras attaché à madame de Boutteville jusqu'à ce

que tu sois hors des pages, après M. le maréchal se charge de toi.

— Merci, monseigneur, cela ne m'inquiète guère; je désire vous parler sans retard, mais je ne le puis devant monseigneur l'évêque. Voulez-vous bien passer avec moi dans l'antichambre, vous n'y trouverez que le pauvre Combes, abasourdi par la douleur, incapable de penser même, tant il souffre.

— Pauvre vieillard, qui m'a vu naître et qui me voit mourir! dit François.

— Vous permettez, monseigneur, je dois à Didier d'entendre sa confidence,

je n'ai pas le temps de le faire attendre.

— Monseigneur, dit le page aussitôt qu'ils furent seuls; la noblessse a résolu de vous délivrer. Pendant que vous étiez au Palais, un page de M. le prince de Condé a trouvé moyen de m'en prévenir. Toutes les mesures sont prises, vous serez sauvé demain en allant au supplice, les relais sont préparés sur la route, l'escorte désignée, rien n'y manque. Je dois tenir tout prêt un déguisement qu'on me remettra demain matin pour vous, pour M. le comte des Chapelles, pour Combes et pour moi. J'aurai l'air de vous quitter de bonne heure, je vous ferai ostensiblement mes

adieux, mais vous en savez la raison, monseigneur, et vous ne m'accuserez pas d'ingratitude.

— Ce projet me semble bien fou, Didier.

— Il est immanquable, monseigneur. Il y a ici très peu de forces, le peuple est pour vous, la noblesse et la bourgeoisie également. Personne ne vous trahira nous vous sauverons.

— Dieu le veuille, mon enfant. Je m'y prêterai volontiers, je n'ai pas envie de mourir. Et puis mon pauvre François !

— Tenez ce projet caché à ma noble

maîtresse surtout, son inquiétude nous vendrait peut-être.

— Et puis pourquoi lui donner une fausse espérance? elle a bien assez de ses chagrins.

— Nous réussirons, monseigneur, j'en suis certain, Dieu ne serait pas juste s'il en était autrement. Pas un mot à M. de Nantes!

Le comte trouva en rentrant des Chapelles qui se confessait, il voulut se retirer, le jeune homme le retint.

— Je n'ai rien à vous cacher, mon

cousin, ni à vous, ni à personne, pas plus qu'à Dieu. Mais que fait mon pauvre vieux Combes ?

— Je lui ai parlé sans qu'il me réponde. Il ne m'a même pas entendu, le malheureux est anéanti. Ne vous dérangez pas, je vais écrire pendant ce temps à mon procureur pour régler mes affaires.

Boutteville se confessa après son cousin, tous les deux entrèrent dans les sentiments les plus chrétiens et les plus repentants. Ils attendirent sans impatience le retour de la comtesse, ils savaient que

sa démarche serait inutile et ils redoutaient son désespoir.

Elle était arrivée au Louvre avec les autres dames de sa famille, et elles trouvèrent le roi dans la chambre de la reine. Toutes les cinq se jetèrent aux genoux de Sa Majesté et lui demandèrent, en fondant en larmes, la grâce des deux seigneurs, condamnés la veille. La comtesse grosse, d'environ deux mois, d'un enfant qui devint un héros, (le maréchal de Luxembourg) tomba évanouie et mourante. Il fallut aller chercher un médecin pour la rappeler à la vie. La reine, le cœur brisé d'un tel spectacle, se mit à genoux à côté des dames et répéta avec elles :

— Sire, grâce! grâce!

L'âme du roi se sentit émue, une larme même lui vint aux yeux, mais son inflexibilité reprit bientôt le dessus, il se rappela les observations du cardinal, les serments redoutables qu'il avait prenoncés, et il dit seulement :

— Sa perte m'est très sensible, aussi sensible qu'à vous; mais ma conscience me défend de lui pardonner.

La malheureuse comtesse, à ces paroles cruelles, retomba comme morte, on l'emporta à son carrosse, les dames qui l'accompagnaient y montèrent avec elle , et la

conduisirent à l'hôtel de Boutteville, d'où elle fut incapable de sortir, malgré le désir extrême qu'elle ressentait de retourner près de son mari.

Boutteville et des Chapelles, après l'avoir vainement attendue, soupèrent tête-à-tête, presque gaîment, s'entretenant de leur délivrance et de leur prochain départ.

— Si tu m'en crois, petit, nous voyagerons par toute l'Europe et nous irons faire la guerre aux Turcs avec les Hongrois.

— C'est bien loin, mon cousin!

— Ah ! oui, je comprends !... mais elle pourra nous y suivre.

François soupira.

— Nous n'y sommes pas, Henri.

— Nous y serons, mon enfant, j'ai bon espoir. Dix heures sonnent, rentre dans ta chambre et couchons-nous. Ceux qui nous ont condamnés ne dormiront pas aussi bien que nous peut-être.

— Bonne nuit, cousin !

— Bonne nuit, François !

Ils s'endormirent en effet tous les deux,

après quelques pensées données à leurs regrets. Boutteville fut réveillé vers minuit par un bruit léger.

— Qui va là? s'écria-t-il, en cherchant à côté de lui, par un reste d'habitude, son épée absente.

On ne lui répondit pas, mais il aperçut une ombre qui marchait vers lui, tenant une lanterne sourde.

— Encore une fois, qui êtes-vous ? reprit-il, et l'idée lui vint que pour éviter toute surprise on allait l'étrangler dans sa prison, il se promit de vendre chèrement sa vie.

L'ombre noire avançait toujours, il reconnut alors que c'était une femme. Elle ne parlait pas, mais elle se cachait soigneusement. Il reprit une troisième fois.

— Pour l'amour de Dieu, que me voulez-vous ?

Elle était alors tout près, elle ouvrit sa lanterne, laissa tomber le voile de bure qui la recouvrait, et dirigeant la lumière sur son visage, elle lui dit :

— Me reconnais-tu, comte de Montmorency-Boutteville ?

Il jeta un cri, et resta les yeux fixés sur elle, comme fasciné.

— Oui, c'est moi, c'est bien moi, et tu aurais dû m'attendre, si tu m'avais mieux jugée. Ah ! tu as cru pouvoir vivre avec mon secret? Tu as cru qne ta parole d'extravagant étourdi et celle de cet enfant que tu entraînes après toi me suffiraient ? Tu oubliais donc la vengeance, tu oubliais donc mes promesses et les tiennes ? La première fois que nous nous sommes vus tu m'as dit : Je me donne à toi corps et âme, dispose de ma vie, je t'appartiens. Et je t'ai répondu, moi ; rappelle-toi ces paroles, car je t'en ferai souvenir. Insensé ! qui croyais en avoir fini ainsi avec moi. Ah ! je vais donc goûter enfin ce bonheur, après lequel je soupire. Après tant de mois, je vais tout te

dire, afin que tu meures désespéré de m'avoir aimée, et furieux de ton impuissance.

— Vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira, madame, mais vous ne parviendrez pas à m'émouvoir. Je vous méprise trop pour que vos injures et vos menaces puissent m'atteindre.

— Non pas lorsque tu connaîtras mon caractère et mon pouvoir, lorsque tu sauras que ta femme et tes enfants restent après toi, pour continuer ma vengeance. Ah! tu me demanderas grâce et tu la demanderas en vain, j'aurai le bonheur de te refuser, de te voir souffrir.

— Prenez garde, madame, prenez garde ! je suis plus dangereux que vous ne le pensez !

— Oui, reprit-elle en souriant d'un air dédaigneux, oui, tu comptes sur M. le prince de Condé, sur les gentilhommes qui doivent demain t'enlever au moment de ton exécution. Tu me fais pitié vraiment! Est-ce que nous ne savions pas tout cela? Est-ce que la haine et la vengeance n'ont pas leurs espions partout? Le lieutenant des mousquetaires de M. le Prince, le joli petit vicomte de Portes a passé hier la soirée dans ce cabinet que tu connais bien, et pour quelques baisers, pour quelques folles promesses, il m'a

vendu son secret. Le cardinal l'a su une heure après, et cette nuit toutes les troupes de la maison du roi entreront dans Paris, elles seront échelonnées depuis ta prison jusqu'à ton échafaud. Ah! tu me fais rire, en vérité, avec tes espérances!

Le comte baissa la tête, il sentit qu'il était perdu.

— Oui, tu es bien mort, comte de Boutteville, je parle à un cadavre, auquel il ne reste plus que la faculté de souffrir. Le beau moment! Et cependant, Henri, je t'ai bien aimé. Je t'ai aimé comme tu ne le seras jamais par person-

ne, comme je n'aimerai, ni n'ai aimé personne. J'ai souffert par toi autant que je te ferai souffrir tout à l'heure. Oh! quelles heures de désespoir j'ai passées, mon Dieu! quelle rage m'a mordue au cœur! quels regrets m'ont torturée, et que tu m'as coûté cher!

— Je vous plains, je vous plains beaucoup, répondit le comte, avec un sourire ironique.

— Tu crois me connaître, parce que tu sais le mystère de ma vie, ah! tu es bien loin de la vérité! Tu ne sais pas que l'on me mariât enfant à un vieillard, qu'orpheline et héritière d'une immense

fortune, je fus livrée par mon tuteur, moyennant un salaire, comme une marchandise. J'avais été élevée par une tante imbue d'une seule idée, la considération, j'adoptai cette idée avec plus de force encore, parce que j'étais plus forte; mais des passions indomptables germaient en moi, mais une imagination de feu, une violence de sentiments excessive ne pouvaient se concilier avec le principe, sacré avant tout. Mon mari, débauché, hypocrite, pervertit bientôt mes jeunes pensées et attisa cette flamme qu'il ne pouvait éteindre. Sa jalousie, presque féroce, me donna pour gardienne une vieille femme aussi corrompue que lui, dans laquelle il avait la plus grande confiance.

Cette vieille femme le trompa, je le trompai, la vie monastique que je menais ne laissa pas de prise à la médisance. Ma dévotion affectée et minutieuse ferma tous les yeux. Je restai la vertueuse épouse d'un homme de haut rang, et pourtant quelquefois, dans le plus grand mystère, je trouvai ces plaisirs tant rêvés, que l'expérience me rendait indispensable. Mon mari mourut, ma duègne, femme impayable par sa connaissance du monde et par son astuce, m'inspira le désir de continuer cette double vie, mais de la continuer d'une manière plus large et plus complète. Nous quittâmes la province ignorée où nous étions à peine connues, tant mon tuteur d'abord et mon

mari ensuite m'avaient renfermée, nous vînmes à Paris, j'achetai deux hôtels contigus et je fis faire, dans le plus grand secret, une communication cachée de l'un à l'autre. Je m'établis dans l'un sous mon véritable nom, avec un déguisement impossible à percer. Grandie de plusieurs pouces par mes patins et ma coiffure, grossie par des coussins, voilée par mon puritanisme et ma pruderie, je m'accoutumai à contracter mes lèvres et je contrefis même le son de ma voix. Mes sourcils blonds devenaient presque bruns, lorsque j'étais *Aurore,* mon teint pâle, un peu blafard peut-être se colorait, mes cheveux conservés sous le bandeau de toile ne pouvaient me trahir, j'étais mé–

connaissable, vous l'avez vu, et vous-même ne pouviez le comprendre. Quelque temps après, ma confidente entra dans l'hôtel voisin sous le nom de comtesse das Frascas. Vous savez quelle précaution je prenais pour éviter une découverte et vous seul en effet y êtes parvenu. Je me liai, sous le nom d'Aurore, avec Manon; elle me crut toujours une fille joyeuse et libre comme elle, un peu mystérieuse d'ailleurs. Seulement, je la fis participer à ce mystère par nos promenades du cours, elle en comprit le charme et se tut:

Je menai ainsi une double vie, la plus délicieuse que je sache. Les contrastes

piquants dont elle était semée réveillaient sans cesse mes désirs et m'en empêchaient la satiété. Je m'aperçus que j'étais surveillée et, appréciant le cardinal de Richelieu à son juste mérite, je ne doutai point qu'il ne me comprît et ne m'excusa. J'étais d'ailleurs résolue à tout, pour obtenir la protection et la liberté de mon bonheur.

J'allai le trouver, je jouai avec lui carte sur table, il m'écouta en silence, me regarda beaucoup, me trouva belle, me le dit, je l'entendis sans colère, et, lorsque je le quittai, il était convenu que je serais à l'abri des investigations indiscrètes, que je jouirais d'une tranquillité absolue,

que je servirais son éminence dans tous ses desseins, et que je lui rendrais fidèlement compte de ce que j'apprendrais, même dans l'intimité la plus intime.

— Et vous vous fîtes espion, pour avoir le droit de rester...

— Comme vous voudrez l'entendre, interrompit-elle, cela m'est égal. Je pus ainsi satisfaire tout à la fois mon orgueil et mon penchant. Je vous vis, je vous aimai, je ne sais pourquoi, je vous aimai d'une passion folle, indomptable et je résolus d'être aimée, vous savez comment j'y parvins.

— Vous vous trompez, Madame, vous m'avez intrigué, étonné, ébloui, entraîné, séduit, mais je ne vous ai pas aimée un quart-d'heure.

Le visage de cette femme incompréhensible prit cette expression de fureur haineuse dont le pauvre François avait été si frappé. Elle resta quelques instants sans rien dire, comme suffoquée par la rage.

— Ah! tu ne m'as jamais aimée! s'écria-t-elle enfin, quoi? je n'ai été pour toi qu'un jouet, qu'un instrument de plaisir. Oh! que puis-je donc te faire à toi qui mourras demain, pour cet aveu, que tu me

jettes à la face ? Je te prends ta vie, je te prends ta jeunesse, ton avenir, ta fortune, ta famille, ton bonheur, pourtant ce n'est pas encore assez, car tu me lègues un tourment que j'ignorais, car il n'y a plus dans mon passé, grâce à toi, un instant sur lequel je puisse reposer mon cœur.

— Pas un instant, pas une minute, Aurore!

— Et tu ne gardais le souvenir de ces heures de délire, le paradis de mes songes que...

— Que comme celui d'une jolie femme, d'un bon souper et d'un charmant gîte.

— Je suis venue pour me venger, c'est toi qui te venges! N'importe tu sauras tout et tu auras peur ensuite j'espère. Tu te rappelles au moins notre dernière entrevue, quel mépris tu me jetas au visage, quelles paroles furent les tiennes, et comment pourtant, par considération pour le nom que je porte, tu me juras de te taire, à condition que ceux de ta race me seraient sacrés. De ce moment tu fus pour moi un homme mort; je fis venir Thorigny dans ce cabinet fatal où je régnais en souveraine, Thorigny m'adora, me promit de te tuer, si je voulais l'aimer ensuite. Ce fut toi qui tuas Thorigny. Je cherchai un autre champion; La Frette, mon cousin, fut appelé après lui, il me fit

le même serment, pour la même récompense, sans se douter qu'il parlait à sa respectable cousine. Beuvron vint ensuite, et celui-là me livra enfin une vengeance plus pleine, plus entière, par lui tu mourras sur l'échafaud et non pas au champ des braves. Le cardinal m'a promis ta tête et je l'aurai demain. Manon, abusant de mon amitié, surprit ma haine et t'avertit d'y prendre garde, Manon a disparu de ce monde, et la justice a déclaré sa mort naturelle, elle a déclaré qu'il n'y avait lieu à poursuivre. Tu laisses après toi des objets bien chers, Henri!

— Mon Dieu! s'écria Boutteville, je ne croyais pas qu'il existât un pareil monstre.

Ma femme, mes enfants... que t'ont-ils fait, misérable?

— Ils sont à toi, tu les aimes et tu ne m'as jamais aimée.

— Epargne-les, je t'en conjure, mon sang ne te suffit-il pas?

— Ah! tu me pries enfin!

— Je te prie pour eux, pour ces innocents à peine nés, pour cette femme déjà si malheureuse.

— Elle t'oubliera et se remariera bien vîte!

Boutteville pâlit.

— Oh! jamais, dit-il, je la connais.

— Et ce qu'on pleure toujours! simple que tu es. Et non-seulement ta femme, tes enfants, mais toute ta race, je les poursuivrai jusqu'au dernier soupir, j'effacerai de la terre le nom de Montmorency.

— Cette femme est une furie, c'est un démon, je rêve, cela n'est pas possible.

— Non, tu ne rêves pas, non, je suis là, et déjà le jour perce à travers ta fenê-

tre et dans bien peu de moments, on viendra te chercher, car l'heure du supplice est avancée.

— Je ne reverrai plus ma famille alors? s'écria le malheureux.

— Tu ne la reverras plus, mais tu me reverras moi, tu me reverras près de l'échafaud, j'y veux être pour te rappeler jusqu'à la fin que c'est moi qui te tue. Oh! tu ne m'as jamais aimée! Tu empoisonnes mon passé, j'empoisonnerai l'avenir des tiens, puisque je ne puis plus rien te faire, à toi.

Le comte cacha sa tête dans ses mains

et pria. Ce qu'il entendait le faisait douter de la bonté de Dieu, et il ne voulait pas mourir ainsi. La présidente s'en aperçut.

— Tu pries, lui dit-elle avec dédain. Tu as donc la foi, Henri?

— Si je ne l'avais pas, je te jure que tu ne sortirais pas d'ici vivante. Mais Dieu est au ciel, je lui remets ma famille et je ne te crains plus.

On entendit du bruit dans la forteresse, Aurore se leva et alla vers la fenêtre.

— Voici bientôt le moment. Tu juges de ma puissance, puisque je suis ici! Juges-en aussi par la manière dont j'y suis venue. On ne doit point m'y surprendre, je me retire. Je ne te dis point adieu, comte, nous nous reverrons.

Et soulevant un coin de la tapisserie, elle disparut sans laisser de trace, comme elle était entrée.

Le comte resta quelques instants sous le poids de cette affreuse visite. Puis sentant la nécessité de se préparer à tout événement, il se leva et appela Didier. Le pauvre enfant dormait comme on dort à

son âge, malgré tous les chagrins et toutes les inquiétudes. En entendant la voix de son maître, il courut à lui, et lui demanda pourquoi il s'éveillait sitôt.

—Tu vas m'aider à faire ma toilette, Didier, et pour la dernière fois. Notre espoir est déçu, nous avons été trahis, dans une heure sans doute je n'existerai plus.

— Mon Dieu, monseigneur, vous avez fait un mauvais rêve, car lors même que toutes ces choses seraient véritables comment pourriez-vous les savoir? Vous n'avez vu personne cette nuit, je pense.

— Sois assuré que ce que je t'ai dit est

vrai, va réveiller des Chapelles, et aies soin de prendre la lettre que j'ai laissée hier dans mon pourpoint, elle contient mes adieux à ma femme, tu les lui remettras toi-même.

Le page fondit en larmes et se refusa à croire ce que disait Boutteville, il alla néanmoins réveiller François, près de qui le vieux Combes veillait en pleurant.

— Mon cousin assure que le projet est manqué, comment le sait-il ?

— Je l'ignore, monsieur le comte, venez le voir, je vous en prie.

Boutteville répéta à son cousin ce qu'il avait appris à Didier, mais il lui cacha son entrevue de la nuit.

— A quoi bon troubler sa mort? pensa-t-il, il l'a bien aimée, lui!

Un bruit de pas et d'armes retentit à la porte.

— Vous le voyez, continua-t-il, j'avais raison.

— Mon Dieu! s'écria Didier, en se jetant en avant de son maître, ils me tueront avant!

— Enfant, éloigne-toi, voici la cour et ses archers.

— Monseigneur, et vous monsieur le comte, dit le capitaine des archers, Andrenas, le moment est venu de descendre à la chapelle, monseigneur l'évêque de Nantes vous y attend.

— Nous sommes à vous, répliqua le comte.

— Quoi! monseigneur, vous envisagez la mort avec cette tranquillité!

— J'y suis tout résolu. Mais mon cousin!

si jeune, si riche, si beau, allié aux plus grands seigneurs de France, mourir ainsi et d'une telle mort!

— Mon cousin, c'est une bataille perdue, voilà tout.

— Permettez, monsieur Andrenas, que je réitère mes derniers ordres, pour ensuite ne plus m'occuper que de mon salut. Didier, ne pleure pas ainsi, mon enfant et écoute-moi. Remets mes lettres où je t'ai dit, prends mes cheveux, on ne te les refusera pas et porte-les à la comtesse, dis-lui bien que ma dernière pensée sera pour elle.

— Et tu lui remettras aussi cette lettre de ma part, ajouta des Chapelles, avec tous mes respects. Quant à toi, Combes, tu feras pour moi ce que Didier fera pour son maître. Tu retourneras près de ma mère et tu tâcheras qu'elle ne meurre pas de douleur. Ma lettre l'en conjure.

L'histoire n'a conservé de toutes ces lettres qu'une seule, et nous allons la transcrire. C'est celle du comte des Chapelles à la comtesse de Boutteville, elle fera mieux connaître encore celui qui l'écrivit et celle à qui elle fut adressée.

« — Madame, ma chère cousine, si

» vous aviez moins de vertu, je n'entre-
» prendrais pas, dans un déplaisir extrê-
» me comme le vôtre, de vous donner
» des consolations. Vous avez perdu
» tout ce que vous pouviez perdre ; mais
» toute la France perd avec vous : il
» était jeune ; mais il ne pouvait plus ac-
» quérir d'honneur dans ce monde. Qu'at-
» tendiez-vous autre chose de son cou-
» rage qu'une fin précipitée, qui eût perdu
» le corps et l'âme ? Vous ne l'avez pos-
» sédé que dans de continuels périls, et
» Dieu, qui, par miracle, a toujours con-
» servé sa vie, vous donne cette puissante
» consolation qu'il ne vous l'ôte que pour
» le prendre à lui. Réjouissez-vous en,
» Madame, au moins si vous l'aimiez,

» comme j'en suis assuré, que votre dou-
» leur ne vous fasse pas abandonner vos
» enfants, qui ont besoin d'être sous votre
» aîle. Apprenez leur ce que vous savez
» si abondamment, à vivre dans le monde
» avec tant de vertus. Ne changez pas de
» condition, si vous voulez être la femme
» la plus estimée de votre siècle, comme
» monsieur votre mari l'était parmi les
» hommes. Chère cousine, je vous fais
» part de la consolation que j'ai de lui
» faire compagnie et vous recommande
» de tout mon cœur ma bonne petite mère
» et *elle*, Dieu les veuille bénir et vous
» consoler! »

En entrant dans la chapelle, les con-

damnés y trouvèrent l'évêque de Nantes, pret à célèbrer la messe. Ils s'agenouillè-rent dévotement et reçurent le viatique. Le prêtre prononça ensuite quelques mots d'exhortation, entrecoupée par ses larmes et par celles de toute l'assistance. Hors les deux comtes, qui semblaient insensibles aux choses de la terre.

On leur lut leur arrêt, qu'ils écoutèrent avec respect, puis les exécuteurs s'emparèrent d'eux, leur lièrent les mains, et les conduisirent à la charette fatale.

Lorsque Combes et Didier virent ces hommes impurs toucher à leurs maîtres

ils éclatèrent en sanglots et il fallut presque les emmener.

— Laissez-nous les suivre jusqu'au dernier moment, si vous n'êtes pas des tigres, s'écria le vieux Combes.

On le leur permit, car tous les spectateurs étaient attendris, mêmes les bourreaux.

Se prenant par la main, les prisonniers montèrent ensemble dans la voiture, où l'évêque les avait précédés.

Au moment où elle franchissait au pas,

la dernière porte, une femme, pâle comme un spectre, plus semblable à une morte qu'à une vivante, s'élança.

— Oh! s'écria-t-elle, laissez-moi le voir. J'ai passé la nuit ici à espérer ce dernier regard!

C'était Madelaine!

François tendit ses bras vers elle et lui cria, en lui envoyant un baiser :

— Je vais t'attendre au ciel!

Et la voiture passa! Et les gardes passèrent, mais cette douleur était si vive et si

vraie, que pas un de ces soudards n'eut une raillerie pour cette femme étendue par terre, mourante et désespérée.

Comme l'avait annoncé la présidente, les troupes de la maison du roi étaient échelonnées sur la route, mais à cette heure matinale de bien rares passants se montraient.

Pendant ce trajet l'exécuteur coupa les cheveux à Boutteville, qui ne parut pas s'en apercevoir, lorsqu'il toucha sa moustache, il se releva fièrement et le repoussa d'un coup.

— Il ne faut plus songer au monde, lui

dit alors l'évêque de Nantes, mon fils y songez-vous encore?

— Vous avez raison, mon père, que la volonté de Dieu soit faite.

CHAPITRE TROISIÈME.

—

LA PLACE DE GRÈVE.

III

La place de Grève.

Arrivé au pied de l'échafaud, qui, ainsi que la place était garnie de troupes, Bouteville promena autour de lui son regard, pour chercher son ennemie. Il l'aperçut très près de lui, au milieu d'un groupe peu

nombreux de pénitents et de moines. Leurs yeux se rencontrèrent et elle sourit. Il s'avança alors au bord de la planche, et de là dominant toute l'assemblée, il dit d'une voix très haute et très distincte :

— Si j'ai quelque ennemi dans ce monde, si j'en ai de présents à mon supplice qu'ils sachent que je leur pardonne, ainsi que j'attends le pardon de Dieu tout à l'heure.

— Bien, mon fils, dit l'évêque.

Il se mit à genoux et le prélat entonna le *Salve*, auquel le peuple répondit d'une voix émue.

— Monseigneur, faut-il vous bander les yeux? demanda l'exécuteur.

— C'est inutile, la mort et moi nous nous sommes vus souvent!

La hache tomba, le comte de Montmorency-Boutteville avait cessé de vivre à vingt-six ans!

Au moment où la tête se détacha du tronc le sang jaillit sur la place, et une large goutte marqua le front de la présidente. En sentant cette chaleur accusatrice, cette âme de fer, ce cœur intraitable, reçut un coup si violent, si inattendu que la nature ne put le supporter, elle tombe sur le coup, éten-

duc, sans connaissance, il fallut l'emporter.

Des Chapelles debout, le dos tourné à l'échafaud, entendit le bruit sourd que produisit la tête de son cousin en tombant sur le plancher.

— Mon cousin n'est plus, dit-il, en levant les yeux au ciel, prions Dieu pour lui!

Puis il marcha d'un pas ferme vers l'échelle. Combes se précipita à ses genoux et les mouilla de larmes. Pour le pauvre Didier, il n'avait pu arriver jusqu'à la Grève, ses forces l'avaient trahi.

— Relève-toi, mon vieil ami, dit le com-

te, va trouver ma mère et la vicomtesse, parlez de moi tous les trois, moi je vais à Dieu!

Arrivé près du billot, il saisit la main de Boutteville et la baisa avec respect et affection, puis il tendit sa tête au bourreau en disant:

— Mon Dieu, recevez mon âme!

Le comte de Rosmadec des Chapelles avait cessé de vivre à vingt ans!

CHAPITRE QUATRIÈME.

—

QUATORZE DE DAMES.

IV.

Quatorze de Dames.

La comtesse de Boutteville survécut de soixante-neuf ans à son mari, elle ne mourut qu'en 1696, chérie, admirée de tous, tant à cause de sa vertu que parce qu'elle avait donné à la France un de ses plus

grands hommes, le maréchal de Luxembourg.

La vicomtesse de Lancey, alla s'enfermer dans l'abbaye de Cintré, près de la mère Angélique de la Croix, qui lui donna ainsi cet asile qu'elle lui avait offert contre les passions, et lui prodigua les consolations de la foi et de l'espérance d'une vie où on se retrouve.

La présidente, transportée chez elle, vécut pour servir d'exemple à ceux qui auraient pu douter de la justice du Ciel. Elle resta folle et crut toujours voir et sentir à son front cette goutte de sang qu'elle avait re-

cue, cette marque ineffaçable de son crime et de son châtiment.

En 1793 les révolutionnaires, en violant les tombeaux de l'église des Minimes, en ouvrirent un où ils trouvèrent une femme richement vêtue d'habits de deuil et dans un état parfait de conservation; au moment où ils levèrent la pierre, un serpent blanc comme la neige en sortit et s'élança sur eux. La frayeur les fit renoncer à leur entreprise.

Lorsqu'ils revinrent le lendemain ils ne trouvèrent que de la poussière. Sur le couvercle du sépulcre se lisait le nom de la comtesse d'Alais.

CENDRILLON

CHAPITRE PREMIER.

I

Les destinées de la vie tiennent souvent à de bien petites causes, il suffit quelquefois d'un moment, d'une démarche indifférente, d'une parole, d'un regard, pour décider l'avenir.

Je suis vieux, je suis retiré du monde et de ses joies, je n'ai plus rien dans le cœur que des souvenirs.

J'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre qui les a ravivés tous, et il me prend maintenant fantaisie de dire pourquoi je n'ai pas de liens sur la terre, moi qui ai toujours détesté la solitude et l'égoïsme qu'elle entraîne après eux.

En ce moment où une crise approche indubitablement, où les fondements de la vieille monarchie française sont ébranlés, chacun aspire à une célébrité quelconque; c'est à qui se fera connaître, c'est à qui

occupera le public de ses opinions et de ses aventures.

Je n'ai pas d'autre prétention que celle d'instruire la folle jeunesse par mon exemple, que celle de lui apprendre comment on gâte son existence à un âge où l'on pourrait presque toujours la diriger à son gré.

Nous étions en 1754.

Depuis plus de douze ans je courais les mers.

Ma famille, bretonne, ayant toujours

servi dans la marine, mon père m'éleva dès l'âge le plus tendre à l'amour de sa profession.

Il devint amiral de bonne heure; mais bien que d'une de ces anciennes races qui tiennent au sol de notre province, il avait dû ses grades à son mérite et il voulait que je pusse en faire autant.

En conséquence il me fit engager comme mousse à bord d'un vaisseau de l'État qu'il montait lui-même, et me recommanda au capitaine pour me corriger d'importance, à la moindre faute, ce qui fut accompli comme une consigne.

Ma mère jetait les hauts cris, mon père n'en trouvait jamais assez; il me fit ainsi passer par l'épreuve de la discipline la plus sévère, jusqu'à ce que j'obtienne l'épaulette à dix-huit ans.

Une fois là, mon avancement marcha vîte; à vingt-cinq ans j'étais capitaine de frégate et je pus enfin, pour la première fois, demander un congé et voir de près la cour et le monde, que j'ignorais aussi complétement que le dernier matelot de mes équipages.

Ma mère était mademoiselle de Châteauplein ; famille de courtisans, tous ses

parents habitaient Versailles et y jouissaient d'un crédit illimité.

Mon père, le marquis du Kerdic, l'épousa par amour, il lui donna une grande fortune, une haute position, et elle en fut reconnaissante.

Dernière fille du comte de Châteauplein, destinée au cloître, elle était belle, elle avait l'air malheureux.

Mon père s'en éprit à cause de ce malheur même, il la prit *sans dot!* raison immortelle et toujours incilleuse.

Elle consentit à le suivre en Bretagne,

quelquefois même dans ses voyages; tant qu'elle fut jeune, sa docilité et sa résignation n'eurent point de bornes.

Une fois arrivée à l'âge où la liberté reste sans inconvénient, elle la réclama.

Elle fit mieux que de la réclamer, elle la prit; l'esprit d'intrigue se réveilla en elle, elle ne voulut plus habiter le Kerdic, ni la sauvage Bretagne, elle prit sa volée pour Versailles en écrivant à son mari :

« — Monsieur, je vous ai donné irréprochablement ma jeunesse : le reste de ma vie appartient à mon fils, je vais lui ménager des protecteurs. »

Mon père cria, tempêta, fulmina des lettres enragées, peu s'en fallut qu'il ne réclamât la maréchaussée.

La marquise n'en tint compte, elle écrivit de nouveau sans se fâcher :

« — Monsieur, vous avez fait de mon fils un mousse, vous l'avez fait assommer de coups de garcettes et réduit à vivre comme un paltoquet ; je me suis tue, bien malgré moi, c'est vrai. Maintenant j'en veux faire un amiral à trente ans, et vous vous tairez à votre tour.

» — Madame, je n'enverrai point d'ar-

gent ! » répondait mon père en quatre pages.

« — Monsieur, je m'en passerai! » répliquait ma mère en quatre mots.

Ce qui devait arriver arriva, peut-être à cause du proverbe.

Mais madame du Kerdic resta à Versailles, et comme je vous l'ai dit, j'étais à vingt-cinq ans capitaine de la frégate la *Fleur de Lys*, ce que l'on regarda comme un heureux présage de faveur et de fortune.

Monsieur de Machault venait d'être

nommé à la marine, à la place de M. Bouillé; il était notre parent, par conséquent fort bien disposé pour moi, et puis j'aurai bien l'amour-propre de raconter que je n'étais pas tout à fait indigne de sa protection, par une action d'éclat qui fit du bruit à cette époque et que je dirai en quelques mots, puisqu'elle tient essentiellement à cette histoire.

Je croisais dans le fleuve Saint-Laurent, je m'ennuyais à bord et j'obtins de mon commandant la permission de passer un mois à terre, non pour y voir du monde, je n'y tenais guère, faute d'habitude, mais pour visiter les grands lacs et les forêts, si justement vantés, du Nouveau-Monde.

Les Anglais, nos ennemis éternels, avaient déjà grande envie de notre colonie, qu'ils nous ont si joliment escamotée depuis.

Ils bâtirent un fort qu'ils appelèrent de *la Nécessité*, on l'établit sur notre territoire.

Monsieur de Contrecœur, commandant des troupes du roi sur l'Ohio, envoya un officier, nommé Inmonville, avec une lettre de remontrances au général anglais, et une prière honnête de jeter le fort à bas, par respect pour le droit des gens et la paix des nations.

Le pauvre Inmonville fut traîtreusement assassiné, et son escorte, composée de trente hommes, arrêtée et faite prisonnière.

J'étais alors au milieu de nos régiments coloniaux, jamais je ne vous rendrai leur fureur.

Le général Contrecœur fut obligé de les laisser partir sur le champ, sous le commandement de M. de Villiers, frère de Inmonville, un de mes bons amis.

Je me joignis à cette troupe comme volontaire, et nous courûmes tout d'une traite jusqu'au fort de *la Nécessité,* que

nous prîmes en un tour de main, la vraie *furia francese*, à laquelle rien ne résiste.

Je me trouvai en face du major Washington, le même qui a proclamé la liberté de l'Amérique; nous nous battîmes, il fut blessé assez grièvement, et, malgré ses efforts, je le conduisis à Vissiers, ce beau chef d'assassins! je le remis à nos gens, et décidai ainsi la prise de la forteresse, non sans avoir couru des dangers auxquels je ne pensais guère, mais qui me valurent une célébrité de bravoure dans toute l'armée française.

Le Washington n'était pas si fier qu'il le

fut depuis; il se crut perdu, nous ne pouvions manquer d'exercer des représailles; mais il avait affaire à des gentilshommes français qui ne tuent que sur le champ de bataille.

Nous lui accordâmes une capitulation honorable, ainsi qu'à sa garnison, à une condition unique, qu'il ne remplit pas : ce fut de nous renvoyer les prisonniers arrêtés à la mort de Inmonville, et de réparer ainsi sa conduite.

Je suis désolé de porter atteinte à la réputation du héros du jour, ce que je dis est *de l'histoire* et il n'y a pas moyen de le nier.

Il se peut que le major ne fût qu'un instrument, qu'il exécutât des ordres supérieurs, je ne sais.

Ce que je sais parfaitement, c'est qu'à cette époque un officier de notre armée se fût regardé comme déshonoré à jamais en exécutant de pareils ordres; il aurait rendu son épée plutôt que d'attacher son nom à un acte semblable.

Cela n'empêche pas Washington d'être devenu un grand homme et un grand législateur.

Le duc de Mirepoix, notre ambassadeur en Angleterre, porta des plaintes très gra-

ves et très sévères; il ne put retrouver que sept de nos malheureux prisonniers sur vingt-deux.

Je revins à Québec après cette expédition, dont le dénoûment fit un immense honneur à Villiers, à cause de la modération qu'il avait montrée.

On parla de nous avec emphase, on nous appela *les vainqueurs;* de beaux yeux se tournaient complaisamment vers nous, nous fûmes le succès du jour.

J'étais alors un joli garçon, dans toute la force du terme, l'œil à fleur de tête, la bouche vermeille, le front découvert, la jambe

bien prise et la taille irréprochable, mais j'étais timide à désespérer.

Depuis l'âge de douze ans, je ne quittais pas la mer, je possédais le vocabulaire des marins et non celui des boudoirs; je n'osais me présenter nulle part, malgré les invitations, et j'allais me rembarquer vierge de toute récompense.

La veille de mon départ j'entrai chez un cordonnier pour dames, où j'avais vu une petite fille fort agaçante.

Elle était au comptoir, et dans la boutique se trouvaient deux dames très élégan-

tes, suivies de plusieurs nègres en livrée, et de deux demoiselles.

L'une de ces dames, celle qui sortit la première, était d'une beauté fine et remarquable.

Elle passa devant moi, me regarda assez fixement, et me sourit d'un air de condescendance et de bonté qui eût engagé un moins novice.

Je me contentai de la saluer respectueusement et de lui faire place; un sourire moqueur remplaça le premier.

Elle se retourna vers sa compagne, ca-

chée hermétiquement dans un capuchon, et lui dit, assez haut pour que je l'entendisse :

— Connaissez-vous cet officier de marine, ma chère? ce n'est point un bleu, et pourtant il n'a guère l'allure d'un gentilhomme.

L'autre murmura deux mots à son oreille, mon nom peut-être; elle se récria vivement en m'examinant de nouveau.

— Ah! dit-elle, vous en êtes sûre?

Puis elles remontèrent en chaise et prirent le chemin du port.

— Qui sont ces dames? m'informai-je à ma cordonnière, qui m'occupait très peu en cet instant.

— Je ne les connais point, monsieur le vicomte, ce sont des étrangères sans doute.

» Elles viennent ici pour la première fois.

» Elles ont apporté une belle paire de pantoufles à monter.

» Voyez ce que c'est, monsieur, quelle façon singulière. »

C'était de la peau brodée en plumes et en paille, avec des paillettes d'or, comme en font les nègres de la côte.

On en trouvait rarement au Canada.

— En voici le modèle.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je, c'est là le pied d'une de ces dames! ce n'est point une mule, c'est un joujou.

» A laquelle appartient-il?

» Elles sont grandes toutes deux.

» En vérité voilà une merveille. »

— Je ne sais laquelle de ces dames chausse ce joli soulier, elles ne l'ont point expliqué, monsieur.

— Et celle qui se cache si bien, je gage qu'elle est plus jolie que l'autre! Il faut que je les retrouve, mais il faut que vous me donniez cette pantoufle.

— Ce modèle!... Impossible.

— Je le paierai ce que vous voudrez.

— Il n'est point à vendre.

— Ma belle petite!

— Ce n'est pas là ce que vous demandiez hier.

— Rien n'est changé, seulement je vous demande le soulier et le reste.

— Non, monsieur.

— Il est d'une forme à peindre et qui vous irait!

— Vous croyez?

— J'en suis sûr, essayez plutôt : on dirait qu'il est fait pour vous.

La crédule fille, tout orgueilleuse de ma

supposition impossible, se baissa pour ôter sa chaussure, et perdit ainsi de vue quelques minutes le précieux objet.

Je m'en emparai en un clin d'œil, je le cachai dans ma poche et je criai de loin à la cordonnière.

— Prenez mesure sur vous, ma belle, vous savez que c'est absolument semblable.

Puis je me mis à courir comme un éclair vers mon auberge.

La fille cria très haut, je n'en tins pas compte, j'avais mon charmant soulier.

Après dîner le maître du logis monta dans ma chambre, suivi d'un nègre vêtu en coureur, avec luxe et d'une façon fort galante; il tenait une lettre à la main.

— Voici monsieur le vicomte, dit l'hôte, fais ta commission.

Le nègre me salua très honnêtement, débita un petit compliment assez drôle et me tendit son papier.

C'était une invitation pour venir le soir même chez madame la comtesse de Montboissin, à un bal donné en honneur de notre victoire.

Elle s'excusait de ne pas m'avoir invité plus tôt, elle ignorait mon adresse, et me croyait déjà parti.

J'avais grande envie d'accepter, l'espérance de revoir mes deux inconnues rendait ce désir plus ardent encore ; mais la timidité ! mon Dieu ! quel vilain défaut pour un joli garçon !

Je répondis de mon mieux au nègre que je tâcherais de m'y rendre, et je le congédiai avec un louis, fort content de m'être laissé la possibilité de faire ce qui me plairait davantage.

Ensuite je m'en allai par la ville m'in-

former de madame de Montboissin : on me répondit que c'était une très belle dame, fort riche, veuve, en voyage au Canada pour la succession de son mari, et se disposant à retourner en France incessamment.

La peur me prit, l'idée de me trouver en face d'une *très belle dame* me fit reculer et je décidai que je n'irais point au bal.

Jusqu'à dix heures cependant je fus livré à l'indécision.

Je voulais et je n'osais pas me présenter.

— Cendrillon y sera, me disais-je, car

c'est une très belle dame aussi, et je perds l'occasion unique de la connaître, de contempler ce pied sans égal. Oh! si je n'étais pas si timide!

Je ne respirai un peu tranquillement que quand l'heure avancée ne me permit plus de songer qu'à dormir, pour embarquer le lendemain.

— Allons! pensai-je, en mettant la tête sur l'oreiller, cela vaut mieux ainsi, j'aurais fait quelque gaucherie ou j'aurais emporté du regret.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

—

Je dormis mal, j'étais tourmenté sans savoir pourquoi.

Je fus sur pied avec le jour, et je me rendis chez Villiers, que je n'avais pas cher-

ché la veille dans la crainte qu'il ne voulût m'emmener chez la comtesse, où certainement il devait être.

Je le réveillai pour lui dire adieu, il maugréa fort; il se couchait à peine.

— Que diable as-tu fait hier? me dit-il, on t'a demandé aux échos d'alentour et les plus jolies femmes du pays ont la tête tournée de ta sauvagerie.

» Si tu ne partais pas aujourd'hui, tu serais enlevé ce soir. »

— Je suis resté tout seul et je me suis

couché de bonne heure : que veux-tu faire de moi à un bal ?

» Je ne sais danser que la matelote et je ne ressemble pas mal à un éléphant non privé. »

— Quoi qu'il en soit, tu as été appelé, sollicité, on nous a regardés comme de peu.

» Il fallait le vicomte du Kerdic à une dame.

» Voilà ce que c'est que d'être cruel, tout le monde vous désire. »

— En attendant je vais monter en canot et rejoindre le navire, c'est mon dernier jour de congé, et tu le sais, je suis exact comme un officier bleu.

— Cependant j'ai promis de te retenir, j'ai promis de te mener ce soir dans une de ces jolies îles qu'on voit de ma fenêtre, où il y a collation, promenade, concert, conversation, souper et bal.

» Il y a tout cela, et il y a encore l'amour que nos belles créoles ne laissent point à la maison.

» Il faut absolument que tu retardes ton départ et que tu te laisses entraîner. »

— Impossible! l'heure a sonné, le commandant m'attend, nous partons pour la France, et je ne manquerai pas à la discipline.

» Ce serait d'ailleurs la première fois de ma vie. »

— Il y a commencement à tout.

— C'est un mauvais commencement.

— Tu ne peux refuser, sous peine de félonie envers les dames.

— Je refuse, je refuse, je refuse dix

fois. Adieu, mes rameurs m'attendent; nous nous retrouverons l'année prochaine, je reviendrai, car il y aura certainement la guerre, et je me ferai attacher à l'escadre d'Amérique.

— Du Kerdic, tu plaisantes, tu ne pars point.

— Je ne plaisante nullement, d'ici à une demi-heure j'aurai quitté le port.

— Eh bien, adieu!

— Adieu, soit! ...

— C'est décidé?

— Très décidé.

— Je m'endors à la santé de ton voyage.

— Merci.

Il se retourna en effet dans son lit, comme un homme résolu à reprendre son sommeil interrompu, et moi je repris le chemin de mon auberge pour y donner mes derniers ordres.

J'y étais depuis un quart-d'heure environ, lorsqu'un de ces guides indigènes qui suivent les expéditions contre les Anglais et contre les sauvages ennemis se présenta.

—Mon officier, dit-il, monseigneur le gouverneur vous prie de ne pas partir sans prendre ses ordres.

— Sur le champ? demandai-je.

— Non, dans la journée, il ne peut vous recevoir avant deux heures, il a une dépêche importante à vous remettre.

— Mais je dois être de retour à midi, la frégate m'attend, et monsieur l'amiral appareillera demain matin.

— Son Excellence envoie un exprès à votre commandant pour le prévenir qu'il

vous retient ici jusqu'à demain matin sans doute.

— C'est différent, dites à monsieur le gouverneur que je serai exact.

Cet homme avait toute la confiance du gouverneur; il était connu pour son estafier ordinaire, il ne me vint point à l'esprit de demander une preuve, un ordre écrit; je n'étais point satisfait de ce retard, je ne savais que faire pour occuper mon temps, je me décidai à revoir Villiers, à déjeûner avec lui et à attendre, en causant le rendez-vous de M. de Vaudreuil.

Je retournai donc, j'attendis son réveil

dans une autre pièce; à mon grand étonnement, il ne tarda pas à reparaître.

Je lui contai ma déconvenue; il me sembla charmé, pour son compte, mais il ne parla point de l'invitation.

Nous restâmes ensemble jusqu'à deux heures et je me rendis au gouvernement.

Le même homme me guettait à la porte, il me fit un signe mystérieux au moment où j'allais entrer sous l'avenue; en passant à côté de moi, il me dit tout bas :

— Suivez-moi!

Je le suivis, fort intrigué, jusqu'au bout d'un long mur formant l'enceinte du jardin, et qui conduisait au fleuve.

— Nous allons monter ce canal, monsieur le vicomte, si vous le voulez bien; votre mission doit rester secrète et monseigneur veut vous voir à sa maison de plaisance, dans l'île, afin de ne pas être dérangé.

« Nous ne prenons même pas ses rameurs ordinaires, pour ne pas éveiller les soupçons, moi seul je vous conduirai. »

Ces allures singulières ne m'étonnèrent pas.

La ville était pleine d'espions anglais, nous avions à nous défendre contre eux, et ils se cachaient si bien que souvent la chose devenait difficile.

Je m'abandonnai donc à mon guide sans crainte et sans soupçon.

J'entrai dans le bateau, nous traversâmes la rivière au milieu des bâtiments qui l'encombraient, comme toujours, et nous nous dirigâmes sur une des charmantes îles de ce petit archipel, mais qui n'était point celle où se donnait la fête annoncée.

Après une heure environ, nous mîmes

pied à terre; le messager amarra le bateau, me pria de marcher derrière lui, et s'avança vers une jolie habitation qu'on apercevaait à travers les arbres, il me la montra de la main et me dit :

— Quand vous voudrez repartir, monsieur, vous me retrouverez ici.

Le plus grand silence régnait autour de moi; je suivais le sentier indiqué, tortillant au milieu d'un bois et je ne rencontrais personne, lorsqu'après un détour, une esclave de couleur se trouva tout à coup devant moi.

Elle était mignonne, agaçante, parée

d'une façon bizarre et fort séante ; elle me fit une révérence tronquée et un signe de son petit doigt en crochet, pour m'inviter aussi à l'accompagner.

Le gouverneur avait de singuliers messagers.

J'ai dit que j'étais fort timide, mais je n'étais point niais et ma timidité ne descendait pas jusqu'aux esclaves.

Je trouvai celle-là adorable, et sans façon je lui passai le bras autour de la taille.

Elle se dégagea par un mouvement si leste et si souple que je la sentis glisser

dans mes mains, comme une couleuvre, et se redresser dans la minute même, un petit poignard à la main, les yeux en feu, prête à un nouveau combat.

Cette petite fille me plut justement à cause de sa résistance et je me mis à rire de sa colère, ce qui l'excita davantage.

— Approchez, murmura-t-elle, et vous verrez si vous avez bon marché de moi.

» D'ailleurs, n'avez-vous pas de honte?»

Je ne compris pas ces derniers mots.

Je ne voyais guère de honte à embrasser

une belle Indienne, et je me disposais à recommencer l'attaque, lorsqu'elle me fit un signe tellement impérieux en prononçant d'une voix de commandement :

— Restez-là !

J'obéis machinalement.

Elle écoutait avec inquiétude un bruit lointain que j'entendais comme elle ; ce bruit ce rapprochait et devenait plus fort.

L'inquiétude se peignait sur ses traits, elle pâlissait et prononçait des mots sans

suite, des exclamations d'impatience, parmi lesquelles je distinguai celle-ci.

— Est-ce qu'il viendrait?

Mais le bruit diminua peu à peu, il resta stationnaire un instant et s'éloigna comme il était venu.

Je ne pouvais m'y tromper, c'était le bruit de plusieurs rames frappant à la fois l'eau du fleuve, avec la régularité de mouvement qui distingue la marine militaire.

L'Indienne attendit encore un instant, enfin elle se releva, sans lâcher son poi-

gnard; toutefois sa physionomie redevint sereine, elle me montra ses belles dents blanches, en souriant d'un sourire moqueur.

— Nous sommes tranquilles maintenant, monsieur l'officier; venez, et oubliez ce que vous allez voir sous peine de...

Elle n'acheva pas.

Je levai les yeux et je compris son interruption.

CHAPITRE TROISIÈME.

III.

—

Nous étions en face de la maison; elle se présentait dans toute son élégance et dans toute sa parure.

C'était une de ces *cases* américaines en-

tourées de verdure magnifique, couvertes de guirlandes de lianes et de fleurs.

Un miroir, où nageaient des cygnes noirs et blancs, garni de vases de marbre remplis de plantes des tropiques et de l'Europe, réfléchissait les beaux ombrages; et du bord, à moitié couchée sur des coussins, une femme, vêtue seulement d'une longue robe blanche brodée, tourna vers nous la tête, et appela :

— Zoé!

C'était ma compagne, sans doute, car elle s'arrêta soudain, comme je l'ai dit, et courut vers sa maîtresse.

— Que faites-vous si longtemps, Zoé, et pourquoi n'amenez-vous pas l'officier? Est-ce qu'il refuse de vous suivre ?

— Mais, dis-je, tout embarrassé.... et... et.... le gouverneur?

Zoé éclata de rire, avec toute la liberté d'une esclave favorite, et s'écria :

— Madame, monsieur l'officier demande le gouverneur.

— Enfant ! reprit la dame. Approchez, approchez, monsieur du Kerdic, je vous répondrai, moi. Ne le voulez-vous point?

Je me sentais d'une bêtise à jeter à la

porte, et cependant mes pieds étaient cloués au sol.

Je me serais passé mon épée à travers le corps, je crois, si Zoé, prenant pitié de moi, ne m'avait saisi la main et entraîné en courant.

— Vous n'étiez pas si timide tout à l'heure! murmura-t-elle à mon oreille, et pourtant!...

J'étais en face de l'inconnue, je la saluai, je balbutiai quelques mots; puis j'eus le courage de la regarder, et je reconnus la dame de la boutique.

— Asseyez-vous, monsieur le vicomte, s'il vous plaît.

» Vous allez m'en vouloir, assure-t-on ; j'espère cependant que votre haine ne sera pas immortelle, et que nous finirons par nous entendre.

» Vous êtes très sauvage, vous fuyez les dames, vous vous dérobez aux triomphes qui suivent les victorieux; il faut bien user de ruse pour vous voir, quand on en a la fantaisie : c'est ce que j'ai fait.

» Vous êtes bien ici chez le gouverneur, mais le gouverneur n'y viendra

pas ; mais moi seule je vous recevrai, je tâcherai de vous faire oublier et cette solitude et mon subterfuge.

» Ne voulez-vous pas me promettre d'y tâcher aussi? »

Mon Dieu, que j'étais stupide !

Je ne trouvai pas un mot à répondre.

La dame ne s'en déconcerta pas.

— Voilà ce que c'est, reprit-elle, que de vivre avec des marins, on ne sait où pren-

dre des manières, et pour un homme de votre nom, cela ne peut se tolérer.

» Zoé, appelez quelqu'un ; qu'on transporte mes coussins là-bas, sous le grand platane.

» Le soleil nous gagnera trop tôt ici.

» Ensuite, tu nous laisseras. »

Zoé fit un petit cri de gazelle effrayée, quatre nègres parurent ; ils emportèrent et la belle dame et le lit sur lequel elle était étendue.

Ce tableau était charmant.

Ces nègres, vêtus comme ceux de l'école italienne, avec des bouffantes rouges et des colliers de perles, des boucles d'oreilles et des turbans ; cette femme, chargée de bijoux, sans paniers, sans ceps, belle de sa seule beauté; la piquante Zoé, portant un éventail de plumes d'ara; tout cela me monta à la tête, me grisa, si je puis m'exprimer ainsi, et je sentis que la hardiesse me venait.

On déposa le trône de cette mère des amours sous un charmant bosquet entouré de fleurs odorantes, dont le parfum m'enivra.

Sur une table couverte de nattes fines,

des sorbets à la glace, du rhum, des liqueurs provoquaient la soif en la satisfaisant.

Cette femme entendait la vie.

Quand tout cela fut disposé, elle fit un geste, et les gens disparurent comme par enchantement.

Elle arrangea sa tête sur ses coussins, ploya son bras sous son oreille, et lorsqu'elle fut parfaitement à son aise, elle me regarda assez longtemps sans rien dire; elle cherchait à me bien comprendre et ne me comprenait guère, un gentilhomme de

ma façon ne se trouvant pas souvent dans ses eaux.

— Maintenant, monsieur le vicomte, dit-elle enfin, causons un peu.

Je m'inclinai et je devins rouge.

Causer était ce que je savais le moins, ce que je faisais le plus mal : cette singulière femme devinait tout.

— Cela vous embarrasse, vous n'en avez pas l'habitude : ne vous inquiétez pas, faites comme si j'étais un officier de marine, comme si vous lui parliez de moi,

et répondez tout ce qui vous passera par la tête.

» De la hardiesse! c'est la manière d'arriver aussi bien auprès des rois qu'auprès des femmes; celui qui s'efface est oublié.

» Souvenez-vous toujours de cette maxime, même quand vous ne vous souviendrez plus de moi, c'est-à-dire au premier souffle de votre pavillon. »

Tout cela était très facile à dire, mais à faire...

— Il est donc impossible de vous arracher à votre devoir.

» Je suis toute fière d'y être parvenue.

» Je n'étais pas la seule, au moins; il y a là-bas, dans une certaine île, un certain bal où M. de Villiers s'était fait fort de vous conduire, et où une certaine personne ne serait pas fâchée de vous voir.

» Le stratagème dont je me suis servi est de mon invention: c'est pour eux, à leur profit qu'il a été imaginé; seulement je les ai gagnés de vîtesse.

» En êtes-vous fâché? »

Elle accompagna cette question d'un coup d'œil auquel je ne résistai guère.

Je ne savais que répondre, je craignais à la fois d'être trop hardi ou trop modeste.

Je lui saisis la main ; elle ne la retira pas, au contraire, elle fit un petit geste imperceptible : je le devinai plutôt que je ne le vis, et je rapprochai ma chaise.

— Si j'étais votre camarade et que vous lui racontassiez cette aventure, que lui diriez-vous de moi?

— Tout ce que vous a dit ce matin votre miroir, madame.

— Enfin il a parlé ! s'écria-t-elle avec un accent tragi-comique.

» A propos de miroir, la glace est rompue, et nous nous comprendrons maintenant à merveille. »

En effet, je n'avais presque plus peur, et je répondis :

— Si vous daignez entendre tout ce que je voudrais vous dire, madame, ce sera le premier et le plus grand bonheur de ma vie.

Je ne sais où j'avais pêché ce madrigal, peut-être l'avais-je lu quelque part.

Elle le prit cependant pour une phrase de mon cru, ou du moins elle en eut l'air.

— Fort bien! je n'ai rien à répondre à cela.

» Je commence à ne plus être officier de marine, à ce qu'il paraît, et je suis appelée à jouer mon vrai personnage.

» J'écoute, j'écoute, monsieur. »

Il y avait dans sa voix, dans toute sa

physionomie quelque chose de provocant et de coquet à damner un ermite.

Je bus un grand verre de rhum à la glace qu'elle me présenta ; elle trempa ses lèvres dans le sien, seulement je n'en doutai pas, pour ne point me donner la mauvaise grâce de boire seul.

Je me sentis tout autre; le courage m'arrivait de plus en plus, et je débutai par une question :

— D'abord, madame, pardonnez mon ignorance ; mais veuillez me dire si vous m'avez appelé pour jouer à colin-maillard ?

— Comment ?

— Sans doute ; je ne sais ni où je suis, ni à qui j'ai l'honneur de parler.

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Mais...

— Me trouvez-vous belle ?

— Admirable.

— Jeune ?

— Comme Hébé.

— Spirituelle, agréable, piquante ?

— A en perdre la tête.

— Eh bien ! que vous faut-il de plus?

» Êtes-vous venu pour causer avec mon nom, où comptez-vous sortir de chez moi pour l'aller publier ?

» Non, j'en suis sûre.

» Alors ne vous occupez que de ce qui se présente, et ne songez pas à ce qu'on vous cache. »

— Ainsi je ne saurai jamais votre nom ?

— C'est probable.

— Et si le basard me l'apprend ?

— Il faudra oublier que je le porte.

— Ah! oui, Zoé m'a prévenu, sous peine de... de quoi ?

Elle se mit à rire.

— Sous peine de devenir odieux, importun, tout ce qu'on veut être pour se faire haïr.

» Est-ce assez ? »

— Oui, madame, c'est trop; je préfère la mort.

« Cependant... »

— Après?

— Il faut bien nommer un souvenir, et comment?...

— Ah! oui, pour vous, un souvenir se nomme encore; pour la plupart des hommes, il se numérote, il fait nombre, voilà tout.

» Nommez-moi donc... Hébé, vous le disiez tout à l'heure.

» Il est très hardi à moi de prendre un nom de déesse, mais toute femme à

son moment de divinité dans sa vie, et..... »

— Et votre vie à vous, madame, est une divinité perpétuelle.

» Qui ne vous adorerait pas ! »

Mon Dieu, que cela était bête !

— Oui, je serai Hébé.

» C'est une jolie image que celle de la jeunesse à garder dans sa mémoire.

» Vous parliez tout à l'heure de souvenir ; nous n'irons peut-être pas jusqu'au souvenir.

» Il tient au cœur de près ou de loin; nous ne sommes pas assez vieux amis pour cela. »

— On vieillit vite dans un séjour comme celui-ci, et d'ailleurs les déesses pourront donner l'immortalité.

— L'immortalité! Bon Dieu! que c'est long! Ne le trouvez-vous pas?

— Je n'y ai jamais essayé, madame.

— Ah! c'est vrai : vous en êtes à votre première déesse.

» Jusqu'ici vous n'avez point quitté la

mer; au moins y avez-vous rencontré des sirènes? »

— Aucune, je vous jure.

— Ah! mon cher vicomte, qu'est-ce que cela me fait! Me croyez-vous un bénédictin pour chercher dans la poussière ou dans l'écume du passé ce dont je ne me soucie guère?

» N'en parlons plus, voyons au-delà.

» Vous retournez en France? »

— Oui, madame.

— Et quand cela?

— Je devrais être parti.

— Ah! j'entends, reprit-elle en riant aux éclats, la consigne, la discipline... je ne sais quoi.

» Et vous ne reviendrez plus? »

— A moins que la volonté du roi ne me ramène.

— Allez-vous à la cour?

— Pas directement.

» J'irai d'abord saluer mon père en Bretagne. »

— Oui, oui, le terrible amiral qui vous a rendu si...

— Si niais, n'est-ce pas, madame?

— Eh! eh! quelque peu.

» Mais vous vous formez. »

— Avec vos leçons.

— Suis-je d'âge à en donner? interrompit-elle, l'œil brillant de colère.

» Voilà qui sent le goudron, monsieur. »

— Madame, ma niaiserie va revenir, si vous me grondez.

— Je n'ai pas peur de cela; vous irez bientôt plus loin que les maîtres.

— Vous me vantez.

— Non, vous avez des dispositions superbes, et il ne vous fallait qu'une occasion.

CHAPITRE QUATRIÈME.

V

—

Elle parlait encore, quand Zoé arriva tout essoufflée, et dit à sa maîtresse quelques mots indiens.

Je ne les compris point, et je ne cher-

chai pas à les expliquer par le jeu de sa physionomie.

J'étais parfaitement tranquille.

— C'est bien, répondit en français mon Hébé; fais-nous servir maintenant. Sous ces arbres, ou dans mon boudoir, monsieur? choisissez.

— C'est à vous d'ordonner, madame.

— Dans mon boudoir alors; cela nous changera.

Zoé partit comme elle était venue, et à peine quelques secondes s'écoulèrent avant

que les nègres n'eussent emporté ma divinité jusqu'à sa délicieuse retraite.

La nuit tombait déjà, une profusion de lumières et de fleurs embellissaient encore ce petit temple, où toutes les merveilles des deux mondes s'étaient réunies.

Je fus ébloui de ce luxe, auquel ma vie de marin ne m'avait point initié; je me croyais dans un pays fabuleux, chez quelque sultane de l'Inde, ou sous la baguette d'une fée.

La belle maîtresse de ce paradis me rappela à la réalité en m'indiquant une place vis-à-vis d'elle.

C'était bien loin, la table nous séparait.

Hébé (il faut bien l'appeler ainsi) avait toute l'indolence des créoles, toute la voluptueuse langueur des femmes d'Orient, et quelquefois, par éclairs, la vivacité passionnée des Espagnoles; mais ce qui ne la quittait jamais, c'était l'esprit, l'esprit français, l'esprit de cour, tel qu'on le concevait alors, l'esprit qui saisit tout, qui brille comme une aigrette de pierreries, qui change comme un prisme, l'esprit que rien ne remplace, et qui souvent tient lieu du reste.

Une chose remarquable, c'est que ce mot esprit, avec la signification que nous lui

donnons en France, n'existe dans aucune langue que la nôtre.

Il a des équivalents, des approchants; des synonymes, jamais.

Ce repas fut plein de charmes.

Ma timidité s'éloignait à chaque instant davantage, je redevenais moi-même, je reprenais de la confiance et de l'aplomb, un peu trop peut-être, car il m'échappa quelques mots du gaillard d'arrière, dont ma déesse fronça le sourcil.

Elle ne fit aucune observation; je sentis sa réserve à son mécontentement, la leçon

fut plus dure que des paroles; j'en restais tout confus.

Zoé seule nous servait mieux que trois esclaves; elle se multipliait.

Son babil se mêlait à notre conversation; elle savait tout, elle connaissait les histoires du dernier grillon de la forêt.

Nous ne pouvions nous empêcher de rire de ses singuliers discours.

— N'est-ce pas, me disait ma belle hôtesse, n'est-ce pas qu'il eût été dommage de la laisser sauvage toute sa vie?

Depuis le commencement du souper,

j'entendais de temps en temps comme des voix étouffées et des rires comprimés dans une pièce où je n'étais pas entré et qui suivait *notre* boudoir.

Quand la porte s'ouvrait, il en sortait une grande lumière, et Zoé la refermait très vite; elle évitait même de passer par là, et faisait de préférence le tour par le jardin.

Il fallait une fantaisie pressée de sa maîtresse, pour qu'elle cherchât cette issue mystérieuse comme tout ce qui m'entourait.

Enfin, le souper se termina, Zoé fit emporter la table, et nous restâmes seuls.

J'avais peu mangé; en revanche j'avais beaucoup bu; je m'étais rempli de deux ivresses, et les yeux de mon Hébé n'étaient pas le poison le moins subtil que m'eût versé cette soirée.

Je me rapprochai d'elle, et j'essayai de chasser l'esprit par le cœur; elle ne me répondit point entièrement, elle ne me rebuta pas non plus.

Elle déploya au contraire une stratégie et un art inconcevables à m'amener à ses pieds, juste à la place où elle voulait que je fusse, ni plus près, ni plus loin.

Jamais je ne me sentis sous le charme

d'une habileté plus grande; jamais je n'ai rien ressenti de pareil.

Il faudrait des volumes pour raconter cette conversation, pour montrer par quelles alternatives elle me fit passer pendant plus de trois heures consécutives.

Elle excita au plus haut degré en ma jeunesse mes instincts de loyauté et d'honneur, elle se montra tour à tour dévouée, tendre, sévère, romanesque, faible, et s'arrêta précisément au point où cette faiblesse devenait de l'abandon.

Quant à moi, j'étais amoureux; je l'étais jusqu'à la folie, je ne me souvenais plus

qu'il y eût au monde un amiral, une flotte, un devoir quelconque.

J'aurais voulu vivre dans cet asile si cher où je l'avais connue, esclave de ses volontés, de ses caprices, prêt à sacrifier ma vie sur un mot d'elle, trop heureux qu'elle eût daigné le prononcer.

Chose étrange! le petit soulier ne s'était pas présenté une seule fois à mon imagination.

Elle m'étourdissait tellement que je n'avais pas même le temps de savoir ce qui me plaisait en elle.

Cependant, une seule fois, couché auprès de son lit de repos, la tête sur le coussin où ses pieds reposaient, j'eus la tentation d'écarter un peu la longue robe qui me les avait dérobés jusque-là.

Comment une femme si savante à profiter de ses avantages ne me les montrait-elle pas?

Le respect que je lui portais éloigna ce désir.

J'aurais cru profaner sa chaste confiance en abusant de ce qu'elle ne défendait pas.

En 1754! il fallait avoir passé sa vie entre le ciel et l'eau pour conserver de pareils préjugés!

Nous restâmes ainsi de longues heures qui s'envolèrent comme des songes.

La nuit s'écoula, le jour allait paraître; je ne pensais plus à partir, elle y pensait, elle!

Nous nous aimions, nous nous l'étions avoué, répété mille fois, et pourtant pas un de mes regards, pas une de mes paroles, n'avait porté atteinte à ce qu'elle appelait si ingénûment sa vertu.

J'étais impatient et désolé; au moment où je m'y attendais le moins, elle étendit le bras et frappa sur un gong; Zoé parut avec la rapidité de l'éclair.

— La barque est-elle prête? demanda-t-elle.

» Le fidèle est-il là? »

— Oui, maîtresse.

— C'est bien, monsieur va partir.

» Vicomte, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, il est l'heure; allez!

» J'ai votre promesse, votre serment, et je vous attends dans six mois, ici, à cette même table, où vous me retrouverez telle que vous me laissez aujourd'hui.

» Emportez mon souvenir; qu'il vous garde et qu'il vous conduise au milieu des dangers de la mer et des dangers de la cour.

» Je vous appartiens ; je suis *vôtre*, *de cœur;* et rien ne me détachera de vous.

» Adieu. »

Elle me présenta sa main et me sourit à

travers deux larmes qui tombaient comme des perles sur ses lèvres de rose.

Je me jetai à ses genoux, je jurai tout ce qu'elle voulut, je pleurai aussi, mais de vraies larmes sorties de ma douleur si grande.

Enfin, elle me renvoya.

— Adieu, adieu! répétions-nous ensemble.

Nous ne pouvions nous arracher l'un à l'autre; Zoé revint debout sur le seuil de la porte, je compris ce muet langage.

— Partez! je le veux! dit-elle.

— Je vais vous mériter! m'écriai-je; et je courus comme un fou à travers les allées, retenu par le désir de retourner en arrière, et entraîné par la nécessité du devoir.

D'ailleurs n'avait-elle pas dit qu'elle le voulait!

Zoé ne me suivit pas; il me sembla l'entendre rire aux éclats derrière moi, et ce rire moqueur me poursuivait même lorsque j'étais trop loin d'elle pour l'entendre encore.

» Au bord du fleuve je trouvai le guide et un domestique inconnu, qui me remit une lettre très respectueusement et partit.

» J'entrai dans le canot, ébloui, ne sachant plus ni où j'allais, ni d'où je venais. »

— Mon Hébé, répétai-je tout bas, mon Hébé!

Mon canot prenait le large, je n'y songeais pas; j'étais encore tout à ce que je quittais.

Mes yeux tombèrent sur la lettre, que

je n'avais pas regardée jusque-là, et qui m'était parvenue d'une manière si étrange.

— Ah! pensais-je, c'est d'elle; ce ne peut être que d'elle; un adieu encore, cher ange!

J'ouvris, le cœur tout gros d'espérance; je lus :

« — Vous étiez le sujet d'une gageure,
» et la gageure a été gagnée, grâce à
» votre complaisance.

» La belle Hébé rira longtemps du sim-
» ple et naïf jeune homme qu'elle a tenu
» respectueusement à ses genoux la nuit

» entière; vous eussiez mieux fait d'at-
» tendre un autre message.

» Cependant, si cela peut vous conso-
» ler, on vous plaint et on désire vous re-
» voir.

» Mais ce n'est pas Hébé, hélas! c'est
» tout au plus Cendrillon.

» Espoir et courage. »

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

—

Je venais d'arriver à Versailles, après avoir passé trois mois en Bretagne, près de mon père.

La traversée, le séjour au château de ma

famille, quelques voyages à Brest ou à Lorient, où j'avais été accueilli par toute la province comme l'espoir d'une illustre maison, avaient un peu effacé le souvenir de ma dernière journée à Québec et la blessure que j'en avais reçue.

Je commençais à oublier la décevante sirène, qui s'était jouée de moi avec tant d'adresse et d'audace; le mystère même dont s'entourait cette aventure avait cessé de me tourmenter; je renonçais à deviner cette énigme jusqu'à mon premier voyage en Amérique.

Lorsque je lus la lettre *charitable* dans la barque, mon premier mouvement fut de

retourner à l'île, d'y surprendre ceux qui se moquaient de moi, et de leur apprendre à me mieux connaître.

La rage me suffoquait.

Je donnai cet ordre.

Le guide me regarda en souriant, et me montrant du doigt un canot où se trouvaient plusieurs personnes filant à toutes rames du côté de la ville.

— Les oiseaux sont dénichés, me dit-il, et pour tout l'or du gouvernement nous ne pourrions pas les rejoindre.

Je mesurai la distance et nos forces.

Obligé de m'avouer qu'il avait raison, je retombai sur mon banc et je me laissai conduire à mon vaisseau, où réellement le gouverneur avait fait annoncer mon retard involontaire; je fus reçu avec des compliments et des Dieu garde! comme disaient nos pères.

Seulement, quand on me demanda mes dépêches, je répondis que Son Excellence avait changé d'avis, et qu'elle les retardait encore.

On ne me fit aucune observation.

J'arrivais donc à Versailles; ma mère y demeurait chez le comte de la Rivière, ca-

pitaine-lieutenant des mousquetaires noirs, notre parent, et qui tenait un grand état.

Elle faisait à merveille les honneurs du logis.

Elle y attirait du monde par ses grandes manières et son esprit, et dès le premier moment je me trouvai lancé dans le meilleur monde, dans les salons les plus influents.

Après un mois des conseils de ma mère et de la fréquentation des gens de cour, on me jugea assez *dégrossi* pour me produire; ma présentation à Leurs Majestés fut arrêtée.

M. le duc de Penthièvre, grand amiral de France, était alors en fort grand deuil et en plus grande douleur de la perte récente de son auguste épouse, la princesse Félicité d'Est, fille du duc de Modène.

Il avait depuis longtemps promis à ma mère de me conduire lui-même au château, afin d'attirer l'attention du roi et de me faire admettre, si c'était possible, à ses particuliers.

Malheureusement il ne put s'acquitter de cette promesse, et je fus conduit par M. de la Rivière, ce qui était fort honorable, sans doute, mais bien au-dessous de ce que nous avions espéré.

Louis XV néanmoins se souvint de mon père; il me fit l'honneur de me parler même de ma petite gloire de l'année précédente; ces quelques mots me firent beaucoup d'envieux.

Ma mère était ravie; elle reçut les félicitations des courtisans et de ses amis; quelques compliments exagérés sur ma bonne mine achevèrent de lui tourner la tête; elle me crut appelé aux plus hautes destinées, et se mit à me chercher une alliance digne de cette ambition.

L'ambassadeur de Venise, M. de Mocenigo, faisait son entrée publique à quelques jours de là.

Ma mère m'ordonna de l'accompagner à Paris, où elle avait une fenêtre chez le comte de Sartirane, ambassadeur du roi de Sardaigne, sur la place Vendôme.

On disait que la sérénissime république étalerait un luxe merveilleux, et que cette entrée serait plus magnifique qu'aucune de celles qui l'avaient précédée.

Le cortège était en effet superbe.

Je me tenais derrière quelques dames auxquelles je commençais à trouver le mot à dire, lorsqu'en levant les yeux vers une fenêtre voisine, dans un des pans coupés des angles, je reconnus la princesse

de l'île enchantée, entourée d'une foule brillante, et parée de sa beauté plus encore que d'une toilette splendide.

Elle ne me voyait point; j'eus donc le temps de l'examiner, de bien examiner aussi ceux qui l'entouraient, d'apaiser les battements de mon cœur avant de prendre les informations que je brûlais d'obtenir.

Ma mère vint justement me retrouver, et je lui demandai avec assez de calme si elle connaissait la dame que je lui désignais.

— Certainement, me répondit-elle, c'est la comtesse de Montboissier, nièce du marquis de Montboissier, que M. de la Rivière remplace aux mousquetaires.

» Ne l'avez-vous pas vue au Canada.

» Elle en arrive.

» C'est une fort belle et fort riche veuve; qu'en pensez-vous? »

Elle est fort belle et fort riche, en effet, répondis-je le plus indifféremment que je pus.

Mes yeux ne quittaient pas cette femme dont la présence rouvrait une blessure à peine fermée; maintenant je la connaissais, je pouvais aller vers elle, lui reprocher sa conduite, sa lâche coquetterie qui livrait aux moqueries d'un autre amant, sans

doute, l'amour pur et dévoué que je lui portais.

Mais pour assurer ma vengeance, pour la rendre certaine et complète, il fallait prendre mes mesures et ne pas agir en étourdi.

Ma mère devina ma préoccupation, et servit mes projets qu'elle dirigeait tout autrement que mes désirs.

— Voulez-vous m'accompagner chez madame de Gerdy? me dit-elle; je serai charmée de renouveler connaissance avec la comtesse, et nous y verrons passer le

reste du cortège; l'ambassadeur ne s'en fâchera pas.

— A vos ordres, madame, répondis-je.

Ma mère était fort leste et fort adroite dans tout ce qui touchait à ses intérêts surtout, et l'idée d'un mariage avec madame de Montboissier venait de poindre dans sa tête.

Nous fûmes bientôt arrivés chez madame de Gerdy, malgré la foule qui encombrait la place, et, après quelques compliments, ma mère la laissa à son cercle intime, et s'approcha de la comtesse; je la suivais; le cœur me battait si fort que j'en étais prêt à me trouver mal.

Ces deux dames se saluèrent amicalement, échangèrent mille protéstations dans lesquelles mon nom finit par arriver.

— Où est-il maintenant, monsieur votre fils ? demanda la belle veuve.

» J'ai une querelle à lui faire. »

— Le voici, madame la comtesse, se hâta de dire ma mère en s'effaçant pour me laisser passer.

M'avait-elle vu ?

Je ne sais.

Ce que je puis dire, c'est que sa physionomie resta souriante, qu'elle n'exprima ni surprise ni embarras, et qu'en s'avançant vers moi elle continua de l'air le plus aimable.

— Ah ! monsieur, il faut être à Paris pour vous rencontrer.

» Vous refusez de venir chez moi, avec moi le lendemain, et depuis notre courte entrevue chez le cordonnier, vous avez donc gagé de me fuir. »

Je restai confondu de cette aisance et de cette audace.

Bien qu'un peu plus *usagé*, je ne l'étais

pas assez encore pour lutter avec cette magnifique indifférence.

Je balbutiai une excuse et une révérence si gauche, qu'elle dut me croire aussi sot qu'autrefois.

— Mon fils n'a été jusqu'ici qu'un sauvage, un hibou, s'empressa de répondre madame du Kerdic, il faut le lui pardonner, madame; mais à présent il vit à la cour, dans le monde, il se défait de sa timidité, et il ira tout aussi loin qu'un autre, j'en réponds.

— Monsieur le vicomte est destiné en effet à aller fort loin, répéta la comtesse

avec un sourire double qui ne fut compris que de moi.

— Ne venez-vous pas bientôt à Versailles, madame?

— Je compte m'y rendre demain, madame.

— Et aura-t-on l'honneur de vous voir chez le comte de la Rivière?

— Comment donc, madame, il aura ma première visite, puisque je suis sûre de vous rencontrer chez lui.

» Et vous, monsieur le vicomte ? »

Je bouillais de colère : cette femme se jouait de moi avec une grâce !

Se fâcher était ridicule, la combattre avec ses armes, il fallait le pouvoir et ne pas se faire vaincre trop bêtement.

J'étais au supplice ; elle en jouit tout à son aise.

Elle le prolongea de son mieux ; elle me tint une heure durant au bout de son éventail et me pelota comme un chat fait d'une souris.

Quand elle trouva la victoire assez complète, elle me demanda, toujours avec ce

même sourire cloué sur ses lèvres, elle me demanda de la conduire à son carrosse.

Ma mère fit pour moi des remercîments.

Je me sentais heureux; j'allais enfin pouvoir m'expliquer.

Elle allait d'elle-même au-devant de cette occasion.

Sans doute un mot détruirait toutes ces faussetés, tous ces mensonges; elle me dédommagerait en secret de ce que la prudence lui avait dicté apparemment.

J'attendais avec une fièvre mortelle qu'elle eût terminé ses révérences et qu'on nous eût laissés seuls sur le degré.

— Hébé! mon Hébé! lui dis-je aussitôt en lui baisant la main et heureux.

Elle s'arrêta court sur la première marche et me regarda.

Jamais je n'ai rencontré semblable regard.

Il exprimait à la fois tant d'étonnement, tant de surprise, tant de colère et de pitié, qu'il me foudroya.

— Monsieur le vicomte, me répondit-

elle, vous êtes sans doute fort gai, fort spirituel ; mais je n'admets pas qu'on se moque de moi d'une façon aussi notoire.

» Je ne suis point la déesse de la jeunesse, malgré mes vingt-trois ans, et je n'aime point à me l'entendre dire, surtout de cette façon-là. »

— Quoi ! madame, repris-je, vous n'êtes pas mon Hébé ?

— Il est très aimable à vous de persister à le croire.

» Seulement, vous devez avoir une raison pour cela ; car, à la première vue, le

pronom possessif me semble un peu chaud, un peu risqué. »

Et elle éclata de rire.

— A la première vue, madame!

— Certainement, à la première vue.

» Comptez-vous notre rencontre chez le cordonnier, où je vous ai aperçu à peine, à travers mon coqueluchon, où nous n'avons pas échangé un mot. »

— Vous étiez cachée sous un coqueluchon, vous, madame ; vous ne m'avez pas regardé ?

— Mais non, encore une fois, est-ce que vous êtes fou?

Malgré ma stupéfaction, j'allais répondre, j'allais l'interroger encore, provoquer une explication ; le duc d'Agenois, qui montait l'escalier, vint se jeter au travers de notre conversation, comme un hanneton dans une toile.

Il marcha à côté d'elle, il lui conta toutes les babioles du jour, il attira si bien son attention, qu'elle ne vit plus que lui et qu'elle me rendit à peine mon salut, lorsque je l'eus remise dans son vis-à-vis.

Le duc resta appuyé sur la portière à lui parler encore quand je m'éloignais.

Je suffoquais.

Ma mère s'en aperçut et me proposa de retourner à Versailles; j'acceptai sans savoir pourquoi.

Cette femme m'avait mis une vrille nouvelle dans l'esprit et dans le cœur; je la tournais et retournais sans cesse.

Quoi! ce n'était pas elle que j'avais vue si belle et si riante chez le cordonnier!

Quoi ! cette nuit passée à genoux, elle me la niait à moi-même !

Il ne fallait plus croire le témoignage de mes yeux, mes oreilles mentaient, ou bien elle était donc la plus fausse des créatures.

Ma mère ne troubla pas mes pensées ; elle aussi réfléchissait.

Seulement après une demi-heure de silence, elle me dit :

— Madame de Montboissier a plus de cent mille livres de rente, mon fils.

— Que m'importe, ma mère ?

— Elle est veuve, belle, jeune, charmante ; n'en voulez-vous pas faire une vicomtesse du Kerdic ?

— Y consentirait-elle ?

— Pourquoi non ?

» C'est à vous de l'y décider ? »

— Je crois que vous connaissez mal madame de Montboissier, répondis-je en hésitant, et que le mieux est de ne point parler de cela.

Elle m'interrogea, me tourmenta, me retourna de toutes les manières ; je restai muet.

Ses conseils m'eussent cependant été bien utiles ; mais je n'osais pas les lui demander.

Je craignis ses railleries, un peu aussi son indiscrétion ; et, par-dessus tout, je me serais regardé comme un homme sans foi en révélant, même à ma mère, le secret d'une femme.

L'habitude du monde et l'exemple général n'ont jamais pu m'arracher ce prin-

cipe, que mon père m'inculqua dès l'enfance, et j'ai toujours été la dupe de ceux que le même scrupule n'arrêtait pas.

Je restai plusieurs jours comme un insensé, renfermé chez moi, me disant malade.

Pendant ce temps, madame de Montboissier vint voir ma mère, demanda fort de mes nouvelles, prétendit que j'avais la fièvre chaude, raconta avec un charmant esprit notre aventure de l'escalier, fit rire tout le monde à mes dépens, même ma mère, qui, en venant me voir après souper, me fit une morale sur ma hardiesse

hors de propos, et se moqua de ce qu'elle appelait mes prétentions mythologiques.

Néanmoins je me tus.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI.

—

— C'est un mauvais début, ajouta-t-elle; mais la comtesse est si spirituelle, si bonne, qu'elle se contente d'en rire.

» Elle vous le pardonne; elle dit que c'est une originalité.

» Ne recommencez pas, je vous prie, car, pour cette fois, elle n'en rirait peut-être plus. »

Le lendemain même de ce jour, je reçus par la poste la lettre suivante :

« — Vous devez être bien malheureux,
» bien intrigué, n'est-ce pas?

» Et cependant vous êtes loin de la vé-
» rité, je vous assure.

» Vous vous trompez et vous ne vous
» trompez pas; vous avez été joué, et pour-
» tant on vous aime.

» Vos souvenirs sont à la fois réels et » menteurs.

» Il ne m'est pas permis de vous en ap- » prendre davantage; mais si la certitude » d'un intérêt dévoué, de mieux peut-être, » je n'ose le savoir moi-même, si ce sen- » timent vous console, appuyez-vous sur » lui; il vous appartient.

» Je vous écrirai quelquefois, je ne veux » pas vous rester étrangère; je veux que » vous pensiez à moi, bien que vous y pen- » siez sans le savoir, et plus souvent que » vous ne le croyez.

» Un jour viendra, je l'espère, où tous

» ces mystères s'éclairciront, où vous serez
» éclairé par moi sans doute.

» Je l'appelle de tous mes vœux.

» D'ici là, ne vous troublez point l'es-
» prit, et attendez.

» J'ai pris pour cette correspondance un
» nom qui me peindra peut-être à vos
» yeux.

» J'ai été Cendrillon depuis que je suis
» au monde, et, j'en ai maintenant la cer-
» titude, la fée n'est pas loin, et la pantou-

» île verte est entre les mains du prince
» Charmant.

» A bientôt. »

Il y avait de quoi confondre l'imagination, n'est-ce pas?

Et cette manière de vivre entouré d'énigmes perpétuelles me tournait la tête.

Qui était Hébé? qui était Cendrillon? qui était madame de Montboissier et ma correspondante officieuse? car la lettre venait de la même main que la première, indubitablement.

Tout cela venait-il d'une seule personne,

se multipliant à l'infini pour se mieux jouer de mon cœur?

Je me promis de n'y plus penser et de conserver ma raison, je me le promis vingt fois par heure, et cette pensée ne me quittait pas.

Je rencontrais madame de Montboissier partout, partout je la trouvais la même, sans qu'un de ses gestes, un de ses regards pût me mettre sur la voie d'une perfidie.

Ma mère me dit un matin, en revenant de chez madame de Pompadour, où elle allait souvent causer après le déjeûner :

— Saviez-vous que madame de Montboissier eût été du dernier bien avec le gouverneur de Québec?

— Non, madame; mais cela devait être, repris-je en réfléchissant.

Je songeais au guide, à l'île, à mes chefs prévenus.

Elle abusait du nom de son amant et de son pouvoir pour se tromper et tromper un pauvre jeune homme bien simple et bien crédule.

— Madame, repris-je en me levant pâle de rage, je n'épouserais pas cette femme,

eût-elle la couronne de France en dot.

— Bah! s'écria madame du Kerdic; elle est veuve; cela ne signifie rien.

Ma mère elle-même en était venue là depuis qu'elle vivait à la cour!

Cependant la correspondance anonyme continuait; elle redoublait d'exactitude.

Les lettres devenaient plus tendres, plus longues, plus abandonnées.

Jamais je n'en vis de pareilles pour le style et pour les sentiments; elles ne res-

semblaient en rien à madame de Montboissier, et pourtant elle seule pouvait les écrire.

Elle seule connaissait les détails intimes et charmants dont elles étaient pleines.

J'essayais une fois une allusion là-dessus; elle me demanda si mon mal me reprenait.

J'éprouvais les sensations les plus vives et les plus contradictoires.

J'aimais cette femme à la passion, et je la haïssais à la rage; j'aurais voulu ne la

quitter jamais, et je la fuyais à l'égal d'une vipère.

La lettre avait raison; c'était à la fois Cendrillon et Hébé.

Je regardais sans cesse ma chère pantoufle; je l'avais placée sous un globe de verre dans une sorte de petit temple, derrière mon lit.

J'en étais jaloux, je ne la montrais à personne.

Pourtant une chose m'occupait fort : madame de Montboissier avait un joli pied sans doute; mais il n'approchait pas de

cette petitesse inouïe dont mon soulier était le modèle.

— Jamais, me disais-je, elle ne chausserait cette mule-là!

Pour achever de m'exciter l'esprit et les sens, mon inconnue, cédant à mes ardentes prières, m'envoya son portrait.

Par une bizarrerie que je ne m'expliquai pas, elle s'était fait peindre comme les musulmans, entourée de mousseline.

Ses yeux seuls, que je ne pouvais méconnaître, ses yeux sans pareils étaient

ceux de madame de Montboissier; ses belles mains soutenaient ses voiles.

On n'apercevait pas la couleur de ses cheveux; seulement elle me sembla plus blanche, par une flatterie du peintre, sans doute.

Ses autres traits, vus à travers le nuage de gaze, étaient semblables à ceux de la comtesse; l'expression en était plus douce et plus voluptueuse.

Elle pensait à moi, apparemment.

Une fois maître de ce portrait, je ne conservai plus de doutes; je me mis à cher-

cher la raison de ce mystère, de ces dénégations, de ce dédain qui m'accablait.

Elle n'avait pas besoin de se cacher; libre et veuve, riche et maîtresse d'elle-même, à qui devait-elle des comptes.

A M. de Vaudreuil peut-être, à ce gouverneur dont elle séduisait si joliment les domestiques et qu'elle abusait sans prendre la peine de se cacher.

Qui savait ce secret, hors elle-même?

A Paris, elle s'entourait de tout ce que la cour et la ville offraient de petits-maîtres; elle se faisait adorer de chacun sans

qu'on lui donnât un amant particulier.

Plusieurs duels avaient eu lieu à son sujet; elle en riait beaucoup.

Elle se moquait des blessés avec une sublime impertinence; elle les appelait des maladroits et leur refusait sa porte à leur guérison.

Cette mesure fit cesser les querelles; on craignît l'exclusion.

Il est permis à tout le monde de ne pas être heureux; et un coup d'épée dans la poitrine, accompagné d'un congé en bonne forme ne sont point agréables à recevoir.

— Voyez-vous, ma chère marquise comme ce remède opère? disait-elle à ma mère.

» Si je les avais plaints, ils se seraient fait tuer à la douzaine, ils s'extermineraient et mon boudoir deviendrait un cimetière.

» La seule façon de mener les hommes, c'est de se moquer d'eux, au figuré et au réel. »

Peut-être avait-elle raison; il est certain du moins qu'elle réussissait.

Je pris mon parti.

Un soir, chez madame la duchesse de Boufflers, et pendant que nous étions seuls, l'espace d'une seconde entre deux portes, je la suppliai de m'entendre; j'y mis une instance si vive qu'elle me regarda d'un air étonné.

— Eh! bon Dieu! qu'avez-vous, vicomte? vous voilà sérieux comme un conseil.

— Madame, madame, au nom du ciel! ayez pitié de moi, ne me condamnez pas à un plus long supplice, j'en mourrais!

— Quoi! répondit-elle avec sa moue adorable, c'est pour me parler d'amour toute cette solennité-là?

» Cela n'en valait pas la peine; vous savez que je ne m'en inquiète guère.

» Allons! passons. »

— Madame... ces lettres... ce portrait...

— Tenez, vicomte, écoutez un bon conseil : ne m'ennuyez pas, autrement je vous traiterai comme si vous aviez reçu une blessure qui vous ait coupé le nez.

» Vous déraisonnez avec vos lettres, votre portrait, votre île, et je ne sais quoi.

» Vous avez rêvé tout cela; vous êtes un peu fêlé, je vous assure.

» Faites-vous traiter, prenez de l'ellébore, et revenez ensuite, nous verrons. »

Elle passa, en effet, riante et moqueuse, et appela le commandeur de Souvré, avec lequel elle était fort en coquetterie depuis quelque temps.

Je restai désolé à ma place, la regardant partir en me raisonnant pour la détester.

— Ou ce n'est pas elle, me disais-je, ou c'est un monstre de duplicité; dans tous les cas ne nous en occupons point, c'est le plus sage.

» Si ce n'est pas elle qui est-ce donc alors?

A cette question je ne trouvais rien à répondre, la solution me semblait impossible.

Plus j'allais, plus cette idée devenait fixe chez moi.

Et certainement la folie dont elle m'accusait se serait réalisée sans une circonstance, qui, grâce à Dieu, me força à m'occuper d'autre chose.

Je reçus l'ordre inopiné de reprendre la mer.

De tous côtés les Anglais nous attaquaient traîtreusement, on voulut mettre

sur pied toute la marine, et la guerre devenait inévitable.

La *Fleur de Lys* appareillait à Toulon, il me fallut repartir sur l'heure.

J'allai faire mes adieux à la comtesse, elle me reçut dans un cercle brillant, et daigna à peine me répondre.

— Allez! allez! dit-elle, et tâchez de revenir plus sage.

» Nous vous recevrons en grâce et nous vous permettrons de nous désennuyer de ces messieurs, qui nous aurons lassés d'ici là.

» Bon voyage, vicomte! rapportez-moi quelque jolie parure en plumes, je les aime beaucoup, vous savez! »

Elle me jeta un éclat de rire forcé qui s'égrena comme un collier d'Orient, puis elle ne me regarda plus.

Le soir, en rentrant, je trouvai cette lettre :

« — Vous partez, vous allez combat-
» tre, vous me laissez en proie à d'horri-
» bles inquiétudes; oh! maintenant, je
» veux de vos nouvelles.

» Ecrivez-moi quelques mots de temps

» en temps à l'adresse de *Cendrillon*, pos-
» te restante, je les aurai.

» Ecrivez-moi surtout après une ba-
» taille.

» N'oubliez pas votre amie, à qui rien
» ne saurait plaire en votre absence.

» Revenez dès que l'honneur vous le
» permettra; il ne me manquerait plus
» que de vous pleurer longtemps! »

Lequel croire, la lettre ou la personne?

La lettre venait-elle d'elle?

Cela était-il possible?

La comtesse de Montboissier écrivait-elle ainsi?

Je partis dans cette indécision, plus forte que jamais, j'y songeai toute la route, et ce fut à Toulon seulement que je pus m'occuper d'autre chose.

Mon bâtiment était superbe, mon équipage magnifique de courage et de tenue, je me sentis fier de le commander.

Mes officiers brûlaient comme moi de

rencontrer l'ennemi ; nous nous mîmes à le chercher dans toute la Méditerranée.

Le 11 novembre, nous entendîmes des coups de canon dans la direction nord-est, le vent les apportait ; nous fîmes force de voiles et nous arrivâmes pour assister à un triste spectacle : le vaisseau anglais l'*Oxford* et plusieurs navires de l'escadre de l'amiral West venaient de s'emparer de la frégate du roi, l'*Espérance*, commandée par le vicomte de Bouville.

Jamais combat ne fut plus magnifique, ni résistance plus glorieuse.

Notre frégate montée seulement de vingt-quatre canons tint tête à l'*Oxford* de soixante-quatorze, à plusieurs autres, et ne se rendit qu'au moment de couler à fond.

Le vaisseau sombra, on sauva ce qui restait de l'équipage, nous parûmes en ce moment même.

Un cri s'échappe de toutes les poitrines pour demander le combat, malgré l'inégalité du nombre.

J'hésitai quelques instants, la vie de ces braves gens allait dépendre de ma résolution !

— Je cours plus de dangers qu'eux encore.

» Ainsi donc, en avant! m'écriai-je, et vive le roi! »

— Vive le roi! répéta-t-on des hunes à la cale.

Les Français aimaient tant leur roi alors, et l'on a fait de si grandes choses avec ce cri national!

Nous commençâmes l'action, notre désavantage était le même que celui du vicomte de Bouville, la *Fleur de Lys* ne portant pas beaucoup plus que l'*Espérance*.

Mais nous fûmes plus heureux, sinon plus braves, nous nous battîmes quatre heures sans arriver à l'abordage, le commandant de l'*Oxford* le fuyait d'après les ordres de l'amiral.

On cherchait à nous entourer pour nous prendre, on en fût facilement venu à bout si la nuit et un vent du midi n'eussent séparé les combattants malgré eux.

Nous nous retirâmes horriblement maltraités, mais on peut dire victorieux, car une telle défense est une victoire.

J'étais resté tout le temps à mon banc

de commandement; les balles, les boulets, tous les projectiles pleuvaient autour de moi et me faisaient secouer les oreilles.

Jamais je ne vis une guerre semblable.

J'eus le bonheur de ne m'en point inquiéter, de conserver ma présence d'esprit et de diriger les manœuvres aussi tranquillement qu'à une parade.

Mon père eût été content de moi, et *elle* aussi.

Je ne reçus pas une blessure, ce qui te-

nait du prodige : il y a des moments où la mort ne veut pas de vous, elle eût ainsi bien fait de me prendre.

Nous rentrâmes à Toulon triomphants; nous y fûmes reçus au bruit de l'artillerie du port, les vaisseaux se pavoisèrent, je crus qu'on me porterait à l'amirauté.

J'étais heureux et fier je l'avoue, autant pour mes braves matelots que pour moi.

Quinze jours après je reçus l'ordre d'aller rendre compte de mon combat au

ministre, et je ne me le fis pas dire deux fois, je montai en chaise de poste.

J'avais d'elle une lettre où elle m'appelait son héros, où elle me vouait un amour éternel.

Ce fut un des beaux jours de ma vie.

A peine si je pris le temps d'embrasser ma mère, de voir M. de Machault; je courus à Paris, chez la comtesse.

Son salon était plein, comme à l'ordinaire.

Elle leva la tête à mon nom.

— Ah! ah! dit-elle d'un air indifférent, le triomphateur!

» Vous avez le teint bien hâlé, monsieur le vicomte, la gloire n'embellit donc pas? »

Ce fut tout ce que j'en pus obtenir.

Jugez! le lendemain était dimanche; en allant à la messe, Sa Majesté s'arrêta devant moi et me fit signe d'approcher d'elle.

— Monsieur du Kerdic, vous êtes digne de votre père, me dit-elle; je veux vous recompenser comme il vous sera plus agréable de l'être, en vous fournissant de nouvelles occasions de succès.

» Monsieur de la Galissonnière va commander une flotte dans la Méditerranée, vous en ferez partie.

» Donnez quelques jours à madame votre mère et retournez à Toulon.

» Vous ne quitterez pas Versailles sans un souvenir de moi.

» Monsieur de Machault est chargé de vous le transmettre. »

Je m'inclinai devant Louis XV, dont le noble visage montrait un attendrissement véritable.

Ce souvenir c'était la croix de Saint-Louis, que j'attachai orgueilleusement à ma boutonnière.

Ma mère en pleura de joie, les courtisans en crevaient d'envie.

Madame de Montboissier prétendit que cela, le rouge du ruban, *me pâlissait,* et d'un autre côté on m'écrivit :

« — Partez encore, puisqu'il le faut;
» revenez victorieux encore, et conser-
» vez-vous.

» A votre retour, tout mystère cessera,
» vous connaîtrez et mon nom et mon
» visage, moi je saurai si vous m'ai-
» mez.

» Que Dieu vous ramène et vous gar-
» de, mon héros!

» Je le prie pour cela à toutes les mi-
» nutes de ma vie, que vous occupez ex-
» clusivement. »

Madame de Montboissier refusa de me

recevoir, elle était triste parce qu'elle venait de perdre un héritage considérable, et que pas un homme ne valait un écu de six livres, disait-elle.

Je partis sans la revoir.

Mais au retour!...

Je suivis M. le maréchal de Richelieu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.